



EUGÈNE DE MONGLAVE,
RÉDACTEUR EN CHEF.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an	28 fr.	Trois mois	8 fr.
Six mois	16	Un numéro	25 c.

RÉDACTION, 8, rue Coq-Héron.

LE DIABLE BOITEUX DE 1823

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

LE MARDI ET LE VENDREDI,

101 numéros par an.

Les manuscrits non insérés sont rendus.
La critique de chaque rédacteur est indépendante.
Chaque signataire est responsable de ce qu'il écrit.

ARMAND FRÉROT,
ADMINISTRATEUR.

PRIX D'ABONNEMENT :

DÉPARTEMENTS			
Un an	52 fr.	Trois mois	9 fr.
Six mois	18	Un numéro	25 c.

ADMINISTRATION, 8, rue Coq-Héron.

La reproduction entière ou partielle du *Diablo boiteux* est défendue aux revues et journaux qui n'auraient pas traité avec la Société des gens de lettres.

La traduction en est également interdite.

Bureaux ouverts tous les jours, hors les dimanches et les fêtes, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

DEUXIÈME MANIFESTE

D'ASMODÉE,

LE DIABLE BOITEUX DE 1823,

A LA NATION FRANÇAISE.

Peuple français!

Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit, dit un vieux proverbe.

Prêt à m'élancer de nouveau sur l'océan du journalisme, après une longue relâche dans le port, je n'avais pas voulu, fidèle à ce précepte, lever l'ancre sans avoir lesté ma barque de vivres pour un an.

C'était prudent et sage.

Mon appareillage, qui eut lieu le mardi 5 mai, fut salué par les vœux sympathiques de mes quelques amis accourus sur le rivage.

Mais, en ce moment solennel, un scrupule s'empara de l'esprit de mes armateurs.

« Pourquoi paraissez-vous, me dirent ils, les mardis et vendredis en simple feuille (4 pages, 12 colonnes) quand vos concurrents paraissent tous les dimanches et tous les jeudis en double feuille (8 pages, 24 colonnes)?

« Essayez donc de faire comme eux! Les vivres ne vous manqueront pas. Au besoin, nous les doublerions, si c'était nécessaire. »

J'ai été touché de leur dévouement.

Fai compris qu'ils avaient raison.

Et carguant mes voiles, je suis rentré dans le port. Tout s'est préparé immédiatement à bord pour une installation nouvelle. Voilà pourquoi je ne reparais qu'aujourd'hui, mais en double feuille. Voilà pourquoi mon fret a été augmenté; il y avait force majeure.

Mais les amis qui ont eu confiance en moi et qui ont payé leur abonnement d'avance ne subiront pour cette fois aucune augmentation de prix quoique ma feuille soit double.

C'est dit et convenu.

Peuple français!

Dans mon premier manifeste, je t'avais promis le récit véridique de mes faits et gestes.

Le moment est venu de tenir parole.

L'exactitude devrait être la politesse des démons comme elle est, dit-on, celle des rois.

Je prendrai pour mon archiviste-paléographe, non pas d'Hozier, mais Lesage.

L'un vaut bien l'autre.

Une nuit du mois d'octobre de je ne sais plus quelle

année couvrait de ténèbres l'héroïque ville de Madrid. Déjà le peuple, retiré chez lui, laissait les rues libres aux amants qui voulaient chanter sous les balcons de leurs maîtresses. Déjà le son des guitares causait de l'inquiétude aux pères soupçonneux et aux maris jaloux.

Enfin, il était près de minuit, lorsque don Cléophas Leandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement d'une maison par une lucarne... Il s'efforçait d'échapper à des spadassins qui le suivaient à la piste pour le tuer ou lui faire épouser certaine dame avec laquelle ils venaient de le surprendre *en criminelle conversation*.

Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits, mais il leur échappa à la faveur de l'obscurité et marcha vers une lumière qu'il apercevait de loin. Après avoir plus d'une fois risqué de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortaient les rayons de cette lumière, et y entra, tout joyeux, par la fenêtre...

Il y avait là une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres, des papiers en confusion sur une table, une sphère, des compas d'un côté, des fioles, des cadrans de l'autre. Au-dessous devait loger quelque astrologue qui y venait faire ses observations.

Cléophas délibérait en lui-même s'il demeurerait là jusqu'au lendemain, quand il entendit pousser un long soupir près de lui, puis un second, et bien qu'il

me suis souvenue qu'une de mes amies a gagné beaucoup d'argent en servant de modèle aux artistes... Je vous ai bien regardé; vous m'avez paru gentil et pas méchant du tout. Alors, je me suis dit: A la grâce de Dieu!... Je vous ai suivi, et me voilà.

Durant ce petit discours, dont les détails ne paraissaient que trop vraisemblables, Paul, qui était fort jeune et encore animé de ces sentiments généreux que les gens qui ne les ont plus ou qui ne les ont jamais eus, traitent dédaigneusement de *naïvetés*, examinait attentivement celle qui lui parlait ainsi, et il demeura convaincu qu'il venait d'entendre l'exacte vérité.

Pourtant il lui dit:

— « Ce que vous me racontez là, est-ce bien vrai? »

— « Oh! oui; ce n'est, hélas! que trop vrai! »

— « Je vous crois... Dites-moi, votre propriétaire... lui aussi sans doute, vous a remarquée? »

— « Oui, car il vient souvent chez nous. »

— « Est-il marié? »

— « Je ne le pense pas. »

— « Quel homme est-ce, physiquement? »

— « Oh! bien laid! bien laid! Un gros ventre, une figure toute rouge, et des yeux, oh! des yeux qui me font peur!... »

— « Et vous dites que cette femme qui vous a élevée, mais dont la conduite actuelle atténue singulièrement le mérite, n'est réellement que votre marraine? »

— « Oui, monsieur. »

— « C'est bien. »

— « Vous voyez, lui dit-elle avec douceur, que je vous ai répondu franchement, avec confiance. Me refuserez-vous de me faire gagner l'argent dont j'ai tant besoin? Oh! je vous en prie! Si vous saviez comme je vous serai reconnaiss-

sante!... Songez donc que je n'ai plus que quatre jours, et si je n'obéis pas à ma marraine, elle me battra encore.

— « Comment? elle ose... »

— « Oh! oui! Tenez, voyez plutôt!... »

Et la pauvre petite, ayant vivement relevé sa manche, montra à Paul ses bras horriblement marqués de meurtrissures bleuâtres...

— « Mais c'est infâme! » s'écria-t-il.

— « Oh! quand elle rentre de mauvaise humeur et surtout après avoir bu, elle est méchante, bien méchante, et elle me fait du mal, allez!... Aussi, vous qui devez avoir bon cœur, puisque je vois des larmes dans vos yeux, je vous en supplie à mains jointes, à genoux, ne me refusez pas ce que je vous demande! »

— « A combien se monte votre loyer? »

— « A 50 fr, par terme. »

— « Il est impossible que vous puissiez gagner cette somme en aussi peu de temps. »

— « Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, que vais-je devenir?... Il va donc falloir... Mais je ne veux pas, monsieur, je ne veux pas, moi! J'aimerais mieux mourir!... »

— « Soyez tranquille, mademoiselle! Il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

— « Mais vous ne m'avez donc pas comprise; si ma marraine n'a pas ce qu'il lui faut pour payer son terme... »

— « Elle l'aura. »

— « Ah! fit-elle, en essayant une larme; je vais donc pouvoir rentrer sans craindre d'être battue! »

— « Non! car si je consens à vous tirer d'embarras, c'est à condition que vous ne remettrez plus les pieds chez cette abominable créature! »

— « Comment! monsieur? »

LE PAVILLON DE CHASSE.

Suite (1).

— « Je demeure, répondit la jeune fille, rue Phelippeaux, chez ma marraine, une vieille marchande du Temple, qui m'a élevée, mais qui maintenant est infirme, ivrogne et grondeuse. Fatiguée de me nourrir pour rien, s'étant aperçue que bien du monde se retourne en me voyant passer... et qu'on me trouve jolie, malgré mes bas percés, ma vilaine robe et mon bonnet d'indienne, elle m'a déclaré, l'autre soir, que j'avais été assez longtemps à sa charge, qu'il lui fallait de l'argent pour payer son terme qui arrive à la fin de cette semaine; que j'aurais à aller moi-même demander un délai au propriétaire, et que, si je ne l'obtenais pas, n'importe de quelle manière, elle me mettrait à la porte. Ah! monsieur, poursuivait la jeune fille en s'essuyant les yeux du revers de sa main, voilà deux jours que je m'ennuie bien... je n'ai fait que pleurer toute la nuit... Enfin, ce matin, j'ai été prier le bon Dieu à Sainte-Elisabeth, et sans doute cela m'aura porté bonheur, puisqu'en sortant de l'église, je vous ai remarqué achetant des pinceaux et des couleurs chez le marchand qui est tout à côté, dans la rue du Temple... Je

(1) Voir le *Diablo Boiteux* du mardi 5 mai.

ne vit personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier : « Qui diable soupire ici ? »

« C'est moi, seigneur écuyer, lui répondis-je. Je suis depuis six mois dans une de ces fioles bouchées. En cette maison vit un savant astrologue, qui est aussi magicien. Par la puissance de son art, il me tient en fermé dans cette étroite prison.

« Vous êtes donc un esprit ? »
« Je suis un démon, et vous venez à propos pour me tirer d'esclavage. L'oisiveté me pèse, car je suis le diable de l'enfer le plus remuant. »

Zambulo eut d'abord quelque frayeur; mais, naturellement courageux, il se rassura et me dit d'un ton ferme :

« Seigneur diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos confrères ? Êtes-vous un démon noble ou roturier ? »

« Je suis un diable d'importance, celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et l'autre monde. »

« Lucifer ? »
« Fi donc ! c'est le diable des charlatans. »

« Uriel ? »
« Allons donc ! c'est le patron des marchands, des tailleurs, des boucliers, des épiciers et autres voleurs du tiers-état. »

« Belzébub, peut-être ? »
« Vous moquez-vous ? C'est le démon des duègnes et des écuyers. »

« Cela m'étonne... Je croyais Belzébub un des plus grands personnages de votre compagnie. »

« C'est un des moindres. Vous n'avez pas des idées justes de notre enfer. »

« Il faut donc que vous soyez Léviathan, Belphegor ou Astarot. »

« Oh ! pour ces trois-là, ce sont des diables du premier ordre, des esprits de cour : ils entrent dans les conseils des princes, aiment les ministres, forment les ligueurs, excitent les soulèvements et allument les flambeaux de la guerre. Ce ne sont point des marottes comme les premiers que vous avez nommés. »

« Et Flagel ? »
« Il est l'âme de la chicane et l'esprit du barreau ; il a composé le protocole des huissiers et des notaires ; il inspire les plaideurs, possède les avocats et obéit aux juges. »

« Moi j'ai d'autres occupations : je fais les mariages ridicules ; j'unis des barbons avec des mineurs, des maîtres avec leurs servantes, des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont pas le sou. J'ai introduit dans le monde le luxe, les amours, les jeux de hasard et la chimie. Je suis l'inventeur des carrousels, de la danse, de la musique, de la comédie et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Asmodée, surnommé le Diable boiteux. »

« Hé quoi ! vous seriez ce fameux Asmodée dont il est fait une si glorieuse mention dans Agrippa et dans la Clavicule de Salomon ? »

« Lui-même. Je suis ce vieux dieu Cupidon que les poètes peignent si avantageusement avec des ailes dorées, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de flèches sur le dos et une beauté ravissante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en est, si vous voulez me mettre en liberté. »

« Ecoutez, lui dit le jeune homme, entraîné par un élan d'enthousiasme, qui, pour être fort romanesque, n'était pas moins, avant tout, généreux et bon, je crois tout ce que vous venez de me dire... Or, d'après cela, il est impossible que vous rentriez chez votre indigne marraine... et vous allez le comprendre... Satisfaite aujourd'hui, elle n'en sera que plus exigeante dès demain peut-être... Je vous offre de bon cœur cette faible somme... Mais croira-t-elle à la gratuité d'un pareil service ?... Non ! à un résultat si promptement obtenu elle supposera, et franchement je dois avouer que dans cette circonstance les apparences sont contre nous, elle supposera, dis-je, une cause coupable... Les scrupules, les craintes, qui ont pu la retenir jusqu'ici, s'évanouiront devant cette pensée que vous aurez fait réellement et de vous-même le premier pas dans cette existence si misérable où tant de pauvres femmes, éclairées trop tard par l'expérience, ne persistent souvent, j'en suis bien sûr, que faute de pouvoir en sortir... »

« O mon Dieu ! vous m'effrayez, monsieur ! et cependant... je vois bien que vous devez avoir raison, en me parlant ainsi ; mais... comment faire ? »

« Dans votre position, ma chère petite, il est évident qu'un jour ou l'autre vous devrez céder à l'entraînement des mauvais conseils ou des mauvais exemples... Vous détournez les yeux... Ah ! j'admire en vous cette répugnance instinctive contre le mal ; mais combien de nobles résolutions éclatent chaque jour, sans qu'on ait le courage de les blâmer, à la cruelle épreuve du Besoin !... De gré ou de force, on vous livrera à l'homme qui viendra vous marchander... Pardon pour ces vérités si crûment exprimées ! mais elles ne sont malheureusement que trop exactes... Ceci posé, il y a, soit dit sans amour-propre, de grandes chances pour que cet homme ne me vaille pas, ou du moins ne vaille pas davantage... Ecoutez-moi donc !... Si ce que je vais vous dire est un piège, ma conscience seule en souffrira, car pour vous, de toutes parts, le péril est le même... Vous est-il suffisam-

« Seigneur Asmodée, je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir, mais le vase qui vous recèle est sans doute enchanté. Je tenterais vainement de le déboucher ou de le briser. Si tout fin diable que vous êtes, vous n'avez pu vous tirer d'affaire, comment voulez-vous qu'un chétif mortel en vienne à bout ? »

« Les hommes ont ce pouvoir. La fiole où je suis retenu n'est qu'une simple bouteille de verre facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre et à la jeter par terre : je vous apparaîtrai tout aussitôt sous forme humaine. »

« La chose est plus aisée que je ne le pensais. Apprenez-moi seulement dans quelle fiole vous êtes ! j'en vois tant de pareilles, que je ne saurais la distinguer. »

« C'est là quatrième du côté de la fenêtre. »

« Suffit ! Je suis prêt à faire ce que vous désirez ; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête : quand je vous aurai rendu le service que vous réclamez de moi, je crains de payer les pots cassés. »

« Il ne vous arrivera aucun malheur, au contraire, vous serez content de ma reconnaissance : je vous apprendrai tout ce que vous voudrez savoir ; je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde ; comme le génie de Socrate, je serai votre démon familier... »

« Voilà de belles promesses ; mais vous autres, messieurs les diables, on vous accuse de ne pas tenir fort exactement les vôtres. »

« Cette accusation n'est pas sans fondement. La plupart de mes confrères ne se font pas scrupule de manquer à leur parole. Pour moi, outre que je ne saurais trop payer le service que j'attends de vous, je suis par habitude esclave de mes serments. »

Avec mots, don Cléophas se hâta de prendre la fiole où j'étais enfermé, et, sans s'embarrasser davantage de ce qui pourrait arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu et se convertit en une épaisse fumée. Cette fumée venant à se dissiper à son tour me fit voir à l'écuyer tel que je suis avec mon petit manteau, mon turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon, ma taille de deux pieds et demi, mes deux béquilles, mes jambes de bouc, mon long visage, mon menton pointu, mon teint jaune et noir, mon nez écrasé, mes petits yeux ressemblant à deux charbons allumés, ma bouche fendue, surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lèvres sans pareilles.

Ce n'était pas le gracieux Cupidon des anciens, je ne l'avais pas trompé.

M'apercevant que ma vue ne le prévenait pas en ma faveur : « Hé bien ! seigneur don Cléophas Leandro Perez Zambullo, lui fis-je, vous voyez le dieu charmant des amours, le souverain maître des cœurs ; que pensez-vous de mon air et de ma beauté ? Les poètes ne sont-ils pas d'excellents peintres ? »

« Franchement ils me semblent un peu flatteurs... je vous trouve même raisonnablement laid ; pardonnez-moi l'expression, je vous prie ! entre amis on ne se doit que la vérité ; mais apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous êtes boiteux ? »

« Oh ! c'est une vieille histoire. J'eus autrefois, en

ment démontré que vous n'avez rien à perdre et peut-être beaucoup à gagner en me préférant au premier venu ? »

« Ah ! monsieur !... monsieur !... mais ce que vous me dites là... c'est bien mal !... et j'étais loin de m'attendre de votre part à de si vilaines paroles. »

« Ecoutez, pauvre enfant !... écoutez encore avant de me juger ! Quel est votre nom ? »

« Marie, monsieur ; mais, depuis longtemps, nos voisines m'ont donné celui de Mignonne. »

« Mignonne, soit... Eh bien ! Mignonne, regardez-moi, ai-je l'air d'un homme qui voudrait vous tromper ? Comme vous, je suis orphelin. Mon existence, exclusivement consacrée au culte d'un art dans lequel je veux devenir célèbre, est calme et régulière ; grâce à quelques succès, le produit de mon travail suffit à mes besoins. Voulez-vous vivre près de moi ? Oh ! ne rougissez pas !... Mon logement est vaste. J'ai par là, donnant sur le jardin, une petite chambre délicieuse, avec des fleurs qui grimpent autour de la fenêtre, et des oiseaux qui viennent chanter au milieu de ces fleurs. Ce sera votre retraite, votre chez vous, où personne que vous n'aura le droit de pénétrer. Vous serez l'âme de ce logis, qui me semble parfois bien solitaire et bien triste. Je regrette de n'avoir pas une sœur... peut-être mériterez-vous que je vous honore de ce titre. »

« Oh ! ne répondez pas encore ! réfléchissez, tout est important dans la vie... qui sait ? votre destinée dépend peut-être de la résolution que vous allez prendre !... Je ne vous connais que par vos malheurs, mais un pressentiment m'assure que vous êtes digne de ce que j'offre de faire pour vous. Un pareil désintéressement vous étonne ? Mais un jour vous apprécierez les misères dont vous aurez failli être victime, et toute frémissante d'horreur et de joie, vous me tendrez cordialement la main, en me disant : merci !... Ce jour-là, pensez-vous que je ne serai pas bien fier, bien heureux de vous les avoir épargnées ? Eh bien ! voyons, mademoiselle Mignonne, acceptez-vous ? »

France, un démêlé avec Pillardoc, le diable de l'intérieur. Il s'agissait de savoir qui de nous deux posséderait la jeune Manceau, qui venait à Paris chercher fortune. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort et me jeta sur la terre. Cette aventure fut cause que mes camarades me surnommèrent par raillerie le Diable boiteux, sobriquet que m'est resté. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train. Vous serez bientôt à mon de mon agilité.

« Mais finissons cet entretien ; hâtons-nous de vous de ce gâchet ! Le magicien y va monter pour travailler à l'immortalité d'une sylphide, qui vient le trouver ici toutes les nuits. S'il nous surprenait, il ne nous querait pas de me remettre en bouteille, et il nous bien vous y mettre aussi. Jetons par la fenêtre les morceaux de la fiole brisée, afin qu'il ne s'aperçoive de mon élargissement ! »

« Et s'il s'en apercevait après notre départ, qu'adriverait-il ? »

« Ce qui arriverait ? Il paraît bien que vous n'avez pas lu le livre de la Contrainte. Quand j'irai me cacher aux extrémités de la terre ou de la région qu'habitent les salamandres enflammées ; quand j'irai descendrais chez les gnomes ou dans les plus profondes abîmes des mers, je n'y serais point à couvert de tout ressentiment. Il ferait des conjurations si fortes, que tout l'enfer en tremblerait. J'aurais beau vouloir désobéir, je serais forcé de comparaître devant lui pour subir la peine qu'il lui plairait de m'infliger. »

« Cela étant, je crains fort que notre liaison ne soit pas de longue durée ; ce redoutable nécromancien décevra bientôt votre fuite. »

« C'est ce que j'ignore : nous ne savons pas, nous autres, ce qui doit arriver. »

« Comment ! les démons ignorent l'avenir ? »

« Assurément, et les personnes qui se fient à eux là-dessus sont de grandes dupes. C'est ce qui fait que les devins et les devineresses disent tant de sottises et en font tant faire aux grandes dames qui vont les consulter sur les événements futurs. Nous ne savons que le passé et le présent. J'ignore donc si le magicien s'apercevra de mon absence. J'espère pourtant qu'il ne non. Il y a ici plusieurs fioles semblables à celle où j'étais enfermé ; il ne soupçonnera pas qu'elle manque. Je vous dirai de plus que je suis dans son laboratoire comme un livre de droit dans la bibliothèque d'un financier : il ne pense pas à moi, et depuis qu'il me tient prisonnier, il n'a pas daigné m'adresser une seule fois la parole. »

« Quel homme ! Qu'avez-vous donc fait pour attirer sa haine ? »

« J'ai traversé un de ses desseins : il y avait une place vacante à l'Académie ; il prétendait en gratifier un de ses amis, je voulais la donner à un des miens ; il composa un philtre puissant ; je mis mon homme au service d'un ministre, qui le fit triompher. Et voilà ! »

Cela dit, je ramassai tous les fragments de la bouteille cassée et je les jetai par la fenêtre.

« Seigneur Cléophas, dis-je ensuite à l'écuyer, sauvez-vous vite ! Prenez le bout de mon manteau et ne craignez rien ! »

Quelque périlleux que parût ce parti à don Zambullo, il aima mieux l'accepter que de demeurer

A cette étrange proposition la jeune fille n'avait su que répondre, ou plutôt comment répondre : elle s'était mise à pleurer.

Paul ne demandait pas mieux que de prendre ce silence pour un consentement. Il avait envoyé 50 fr. à la vieille marchande du Temple, avec promesse de la même somme à chaque terme, mais à la condition expresse qu'elle ne chercherait pas à savoir ce que sa filleule était devenue, et l'affreuse ivrognesse s'était si bien consolée avec ses camarades de cette perte lucrative, que le soir même, après une nuit gâtée soignée, elle s'était cassé les reins en dégringolant du haut en bas de l'échelle qui menait à son misérable taudis.

Mignonne s'était donc décidée à partager l'existence de Paul.

Les méchants propos ne manquèrent pas dans les premiers temps ; mais cette fois, comme tant d'autres, ils s'exercèrent à côté de la vérité.

Peut-être s'étonnera-t-on du platonisme d'un jeune homme de vingt ans en face d'une jolie fille qui n'en avait que seize... et chez qui les gracieuses promesses de l'adolescence s'étaient réalisées en peu de mois, à ce point d'être produites les pineaux si fertiles de Greuze et de Marcel Veroyance de ses voisines lui avait donné autrefois. Il eût fallu être aveugle et sourd pour échapper au charme qu'exerçait la petite Mignonne. Mais Paul se trouvait vis-à-vis d'elle dans une position tout exceptionnelle. Les sentiments ne se transforment pas aussi facilement ni aussi promptement qu'on le pense ; l'amitié peut se changer vite en amour ; mais il n'en fut pas ainsi de la commisération qui avait tout d'abord provoqué la conduite de Paul. Nous ne pré-

exposé au ressentiment du magicien : il s'accrocha à moi le mieux qu'il put, et je l'emportai dans l'espace.

Il ne tarda pas à voir que je n'avais pas vanté sans raison mon agilité : lendant l'air avec lui comme une flèche décochée avec violence, j'allai me percher sur la tour de San-Salvador, et dès que nous eûmes pris pied, je dis à mon compagnon :

— « Hé bien ! seigneur Leandro, quand on appelle un rude véhicule une voiture du diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fautive ? »

— « Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment Ctéophas. Je puis vous assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, et, avec cela, si diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer en route. »

— « Oh çà ! vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici ? Je prétends vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid... Je vais par mon pouvoir enlever les toits des maisons, et, malgré les ténèbres de la nuit, le dedans se découvrira à vos yeux. »

A ces mots, je ne fis qu'étendre le bras droit, et tous les toits disparurent, et l'écolier vit comme en plein midi l'intérieur des maisons ainsi qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte.

Ce que nous vîmes, peuple français, je te le dirai dans mon troisième manifeste.

Sur ce, je prie tous les démons de mon ressort de l'avoir en leur infernale et digne garde.

ASMODÉE.

De par le Diable boiteux de 1823,

Le secrétaire de ses commandements :

EUGÈNE DE MONGLAVE.

LETTRES D'UNE DAME DU GRAND MONDE

A SON DÉMON FAMILIER.

I.

Mon cher Diable boiteux,

Ce n'est pas la première fois que l'on se sert d'un journal pour sa correspondance particulière. C'est un moyen de temps immémorial usité. Il a d'abord l'avantage incontestable d'économiser les frais de ports de lettres. Puis il est censé couronner ceux qui l'emploient d'une auréole glorieuse qui rayonne jusque sur les actes les plus infimes de leur vie privée.

Cependant, faut-il le dire ? Ce but n'est pas toujours atteint, et souvent, les lettres écrites par la voie des journaux, interceptées par tout le monde, compromettent non seulement ceux ou celles à qui elles sont adressées, mais encore ceux ou celles qui les écrivent.

C'est ainsi que le vicomte de Quévilly compromit gravement sa cousine Madeleine. Mais les lecteurs, cette fleur du public si difficile à contenter, se montrèrent fort aimables pour le cousin, et ne songèrent pas le moins du monde à la cousine.

Je dois dire aussi que le cousin était un très-galant homme et que jamais succès ne fut plus mérité que le sien.

Malheureusement, en notre pauvre monde, les triomphateurs rencontrent toujours des Sosies.

Les chroniqueurs ayant usé toutes leurs défroques jusqu'à la corde, se mirent à imiter le vicomte de Quévilly.

Madeleine ouvrit le feu par ses *Lettres d'une bonne fille* ; mais elle se couvrit de ridicule et se fâcha même avec son cousin.

On va jusqu'à prétendre que quelques papiers timbrés furent échangés entre eux.

Bogdanoff écrivit alors des *Lettres parisiennes* qui circulèrent inaperçues.

Falempin écrivit à son tour à je ne sais plus quelle cousine. Ce fut tout bonnement un plagiat et rien de plus.

Trois mois après son début, l'auteur de tout ce bruit dut clore, par ordre supérieur, la série des *Lettres d'un bon jeune homme*.

On trouva des raisons qui durent paraître bonnes, et l'on abandonna pour quelque temps ce commerce de chroniques épistolaires.

Mais voilà que Suzanne, séparée de son époux par toute la longueur de la rue Richelieu, se met à lui écrire. Tu dois savoir, mon cher Asmodée, comment ces lettres cessèrent de paraître, après avoir soulevé tout ce qui restait encore d'honnête dans le cœur du monde parisien.

Après Suzanne, Léon Gozlan s'avisait d'écrire au Diable, par l'intermédiaire d'une autre feuille. Le Diable n'eut pas la politesse de lui répondre, et Léon Gozlan déposa sa plume épistolaire d'aussi bonne humeur qu'il l'avait prise.

Méry écrivit ensuite à M. Millaud. Tous les rieurs ne furent pas de son côté.

Enfin Roqueplan écrivit, lui aussi, mais il eut le bon esprit de n'adresser son courrier à personne.

Le Diable lui-même n'aurait peut-être pas voulu recevoir une pareille correspondance.

Croirais-tu, mon cher Démon, que toutes ces mésaventures ne m'effraient pas ?

Il est vrai que j'ai fait choix d'un correspondant d'une rare obligeance et que je suis certaine qu'il fera bon accueil à mes lettres.

Et puis, je n'ai pas la prétention absurde de vouloir prendre à *parte* notre époque, quoiqu'il y ait bien à dire sur son compte, et d'entreprendre de flageller tous les ridicules, comme une vieille maîtresse de pension.

Ce n'est pas le rôle d'une femme du monde, et surtout d'une femme de vingt ans.

En outre, on me dit belle, et j'ai l'amour-propre de croire que l'on pourrait, en cherchant bien, trouver plus laide que moi.

Je suis riche et indépendante, je porte pal d'argent sur champ d'azur, j'aime qui me plaît et ne dois de comptes à personne.

Quant à ma façon de penser, je dis hautement à qui veut l'entendre :

Que j'aime mon démon et mon chien ;

Que j'aime les hommes de cœur et d'énergie qui savent réparer une faute en dépit de sots propos ;

Que j'aime les écrivains dont la plume ne laisse jamais passer un travers sans le signaler, une bonne action sans lui rendre hommage ;

Que j'aime les artistes qui luttent courageusement contre le mercantilisme, contre l'obscurité, et qu'en toute circonstance ils trouveront en moi un faible

organe de leur résistance, il est vrai, mais une amie dévouée qui leur tendra la main ;

Qu'en dépit de toute oppression, ceux qui ont toujours marché suivant les principes du devoir me verront prête à prendre leur défense.

J'en fournirai un exemple aujourd'hui.

Comme tu le vois, j'ai assez d'affections, mais par cela même j'ai beaucoup de haines.

Je hais les hommes qui craignent de rendre à la femme l'honneur qu'ils lui ont volé.

Je hais les professeurs de courbélles, les adorateurs du veau d'or, les hypocrites et les bigots.

Je hais ceux qui ne savent pas supporter les conséquences de leurs actes, et qui, hommes, tremblent devant une épée.

Et cependant je ne suis ni dévote, ni moraliste.

Je veux rendre à la femme le rang que certains hommes cherchent à lui ravir.

Si toutes les femmes me ressemblaient, il y aurait demain une révolution... qui se terminerait par le triomphe définitif de la crinoline... et de bien d'autres choses encore.

J'ai assez de fortune pour me présenter décentement partout, et mon cheval a moins lâché de ma cravache que les insolents qui ont essayé de me barrer le passage ; mais je sais assez modérer mes allures pour ne pas être partout de très-bonne compagnie.

C'est ce qui fait que de tous les auteurs de mon sexe, je n'aime guère que George Sand.

Je déteste au suprême degré les écrivassières à la Céléste Mogador.

Maintenant que je l'ai fait ma profession de foi, je dois te dire quelles sont les choses dont j'ai mission de l'entretenir.

Firai partout où une femme peut aller. Le théâtre, le concert, le bois et le pré me recevront. Tout ce que j'y entendrai, je me ferai un plaisir très-vif de te le redire.

Les salons du faubourg Saint-Germain me sont ouverts à deux battants, et je me ferai pour toi l'écho franc et loyal de tous les bruits que j'y surprendrai au vol.

Comme je connais beaucoup de ce qu'on appelle hommes de lettres, je te tiendrai au courant des péripéties de la lutte que ces messieurs se livrent.

Toutes les semaines tu recevras une de mes lettres par l'entremise de mon journal.

Il est vrai que le charmant Henri Page a pris envers toi le même engagement, et qu'il est bien difficile de glaner où a passé cet intrépide moissonneur. Aussi est-il de mon intérêt, plus encore que de mon devoir, de me recommander à toute ton indulgence qui, du reste, ne m'a jamais fait défaut.

Et si, par hasard, il s'échappait de ma plume quelque éclaboussure qui pût salir l'honneur de l'un ou de l'autre ou la morale de tout le monde, je te prie, mon bon Asmodée, de m'en prévenir, afin que j'aie le temps de corriger mon épreuve et de rester à l'abri du blâme des honnêtes gens.

Il y a juste un mois que ce journal ne s'est fait lire, et j'aurais mauvaise grâce à ne raconter que ce que j'ai vu ou entendu depuis huit jours ; je regarde donc en arrière, et j'arrive à la mort de M. Alfred de Musset.

tendons pas affirmer que le doux visage, qui lui servait si souvent de modèle, que les suaves modulations qui berçaient sa pensée, durant ces longues heures de travail sédentaire où l'artiste a besoin d'être distrait sans dérangement, n'avaient pas plus d'une fois excité son admiration et fait vibrer en lui des cordes jusqu'alors inconnues... Si Paul en était venu à interroger son cœur, peut-être eût-il été lui-même bien surpris de l'importance de la place que sa petite sœur adoptive occupait en lui ; mais, avant tout éclaircissement sur ce point, une circonstance, qui devait être grave dans sa vie, était venue offrir à son enthousiasme un objet d'adoration plus ardente.

VI.

Anobli par son talent, Paul avait été présenté chez la marquise de S..., jeune veuve à laquelle personne encore n'avait eu le bonheur de faire accepter de nouveaux liens et qui, en attendant, ou en n'attendant pas, donnait, tous les premiers vendredis de chaque mois, des réunions peu nombreuses, il est vrai, mais où, en revanche, on était certain de ne jamais s'ennuyer.

Paul, qui, sous de froides apparences de tristesse et de mélancolie, conséquence bien naturelle de son isolement sur la terre, cachait une âme aussi tendre qu'impétueuse, avait été vivement frappé de cette beauté de premier ordre que rehaussait encore le prestige d'une élégance tout aristocratique et d'un luxe éblouissant.

Son admiration naïve et sincère avait eu près d'Helène de S... un succès dont s'était d'autant plus étonnée la foule des *Tantales* qui désespéraient ses rigueurs, que chacun avait la conviction que le cœur de la noble dame ne devait pas être aussi libre qu'elle voulait bien le dire... Trop peu de temps s'était écoulé depuis que le comte Raoul de R... dont elle était fort éprise, avait disparu brusquement de Paris sans qu'on eût jamais su pourquoi. Les regrets, causés par

un abandon plus cruel peut-être pour son amour-propre que pour son amour, n'avaient échappé à personne... Comment donc expliquer une aussi prompte infidélité?... Un de ces messieurs avait redit tout bas la sentence philosophique gravée sur une fenêtre de Fontainebleau par le stylet du roi François I^{er}. Mais était-elle bien applicable en cette occasion ? En vérité, nous ne saurions le dire. Toujours est-il que la marquise accueillait avec une bienveillance avouée les assiduités de son nouvel adorateur. — Voilà pourquoi l'affection de Paul pour Mignonne était demeurée calme et fraternelle.

En était-il ainsi de la jeune fille ? Non, assurément non. — Guidée par l'esprit de son cœur, elle n'avait vu qu'une chose, elle, la réalité des faits accomplis : un homme jeune et beau, relativement fort riche, l'avait sauvée de l'infamie qui fait vivre quelque temps et de la misère dont on meurt vite. — Bien plus, en lui épargnant l'opprobre du vice, il n'avait pas voulu lui laisser la honte de l'ignorance. Chaque soir, des heures avaient été consacrées à l'instruire. Encouragé par la rapidité des progrès, il l'avait successivement initiée à toutes les connaissances élémentaires qui ornent l'esprit d'une femme sans l'exposer aux calamités du pédantisme.

Et, en échange de ces bienfaits, que lui avait-il demandé, comme marque de sa reconnaissance envers lui ?

Une seule chose : de se bien conduire.

Tout cela était fort capable, n'est-ce pas, d'exalter l'imagination de cette jeune fille ? Aussi Mignonne chérissait-elle Paul de toute son âme...

Si bien que...

Ah ! C'est ici, lecteur, que notre main tremble en écrivant. Mais nous avons promis de tout vous dire.

Mignonne, nature ardente, que ne contenait pas le frein d'une éducation complète, et qui, d'ailleurs, toute chaste qu'elle fut en réalité, n'en puisait pas moins dans ses souvenirs d'enfance des principes que Paul n'avait pas eu occasion de modifier, Mignonne, entraînée par l'attrait irrésis-

sible d'une passion dévorante, ne se doutait même pas des conventions sociales qui défendent à une âme de voler vers sa semblable.

Et un matin, Paul, en s'éveillant, avait été bien surpris de trouver dans ses bras la maligne fille d'Eve, qui, toute rougissante de bonheur, puis peut-être que de confusion, lui demanda pardon de l'aimer comme une folle...

Certes, en cette circonstance délicate, notre héros avait eu assez d'esprit pour ne pas suivre l'exemple du trop caudide Joseph. Après tout, rien ne saurait empêcher qu'un chat ne soit un chat, et une jolie fille... ce que vous savez. Et l'aima, parce qu'il est bien difficile de ne pas aimer qui nous aime, et que, pour tout homme de cœur, une femme qui se donne et qu'on accepte ne peut demeurer indifférente ; il l'aima, mais sans amour, sans passion. Elle fut pour lui le complément matériel d'une affection dont le côté poétique et divin appartenait à la marquise ; car, hélas ! il faut bien en convenir, les plus belles poésies se rattachent toujours par quelque point à la terre, de même que l'onde la plus pure, recueillie précieusement au sommet des vagues, finit encore par déposer au fond du vase quelques parcelles d'impureté...

La grande dame ne se doutait guère du vol énorme qu'elle faisait à la pauvre fille ; et Mignonne, grâce à son illusion, fut, pendant plus de six mois, la plus heureuse des femmes... D'abord un peu étonnée de ne pas rencontrer chez Paul une tendresse plus expansive, elle s'était résignée en attribuant cette réserve aux nombreuses préoccupations de ses travaux artistiques, qui prenaient chaque jour plus d'importance.

Paul, d'autant plus épris de la marquise qu'il avait remarqué que ses assiduités ne lui étaient plus indifférentes, était passé d'un amour immense, mais retenu jusqu'alors dans les bornes de l'idéalisme par la conviction de l'impossible, aux angoisses d'une passion insensée, dont le dénouement était encore bien incertain ; et la douceur habituelle de son caractère avait subi l'influence de ses nouvelles impressions.

Je laisse aux biographes qui surgissent d'entre tous les pavés du Paris dérivain, la mission, si c'en est une, de raconter ce qu'ils savent, ou ne savent pas, du grand poète. Moi qui l'ai connu, bien peu il est vrai, je croirais manquer à mon devoir, si je poursuivais mon courrier sans exprimer les regrets bien sincères qu'il m'a laissés, comme à toute bonne âme française.

J'ai visité l'appartement qu'il habitait, il y a bien longtemps, avec M. de Musset-Pathay, son père, maison de la fontaine, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Cet appartement est occupé, à l'heure qu'il est, par un ancien ouvrier qui, devenu millionnaire, nie l'autorité de l'intelligence, méprise les gens d'esprit et ne rêve que décorations.

Si jamais cette poitrine-là est constellée, je postule pour devenir rosière.

Au fait, pourquoi ne le deviendrais-je pas à l'exemple de M^{lle} Octavie Rossignon ? Je ne connais pas cette demoiselle, il est vrai, mais je la connaîtrais intimement, que je n'en aurais pas une opinion plus favorable. M^{lle} Rossignon peut être jeune ou vieille, brune ou blonde, laide ou jolie, peu m'importe ! Ce qui me plaît en elle, c'est qu'elle a su secouer ses chaînes, et embrasser une carrière qui, jusqu'à présent, avait été fermée aux femmes, la caricature. M. Philippon espère sans doute qu'en prenant des dessinateurs de mon sexe, il fermera la bouche aux médisants, et que les polémistes n'oseront pas attaquer le talent d'une demoiselle. Il a raison, et mes confrères en habit noir sont trop galants pour décerner à sa caricaturiste autre chose que des compliments. Mais moi, qui n'ai pas de galanterie à faire à une femme, je n'éprouve aucun scrupule à en dire ce qui me plaît.

Donc, M^{lle} Octavie aspire au prix de vertu, quoique caricaturiste, et le journal de M. Philippon, deviendra le *cade-mecum* indispensable de tout bon pensionnat de demoiselles.

Jamais dessin plus chaste n'a paru dans la presse illustrée, pas une jambe qui dessine son contour, pas le moindre regard provocateur, pas le moindre minois capable de plaire, rien qui ne soit que de très-bonne compagnie. Les limonadiers et les coiffeurs vont se désabonner par centaines, il est vrai, mais les maîtresses de pension accourent en foule pour les remplacer.

La légende auvergnate d'un des dessins me fait penser à ce bon *Réalisme*, dont les convois, service et enterrement ont eu lieu le 13 mai.

Cette cérémonie mérite d'être racontée en détail.

MM. Courbet, Chamfleury, et les deux uniques abonnés du défunt portaient les cordons du char funèbre.

M. Edmond Duranty conduisait le deuil.

Au moment de partir de la maison mortuaire, rue de Seine, n° 11, Edmond a jeté sur la foule un regard attristé, puis il a mis sa main sur son cœur.

La foule attendrie a versé des larmes qui ont ranimé le courage de l'ex-gérant.

« Peuple, s'est-il écrié, tes larmes me touchent ; tu m'aimes, et tu vas être sevré de ma prose. Tes intérêts sont en danger, ta fortune est compromise, les idéalistes et les poètes vont te ruiner avec leurs livraisons à un franc... Je dois un sacrifice à tes larmes, sois heureux ! »

L'assistance, émue, attendait dans un morne si-

silence ; Duranty rentre dans la maison, arrête le bras des imprimeurs, qui en étaient à la moitié de leur labeur, brûle sa copie, et réduit le prix de son dernier numéro à vingt-cinq centimes.

Puis, calme, sans émotion, il revient se placer à la tête du convoi.

De mauvaises langues ont osé dire que, si le *Réalisme* n'avait paru qu'à demi, c'était par suite de la gêne de ses rédacteurs. J'ai dû parler enterrement, à mon grand regret, mais j'ai la conscience de dire que ce n'a été que pour rendre justice à des hommes de cœur indignement calomniés.

A propos de ce malheureux *Réalisme*, je glisserai, en passant, le nom d'un journal qui a été longtemps son plus terrible antagoniste, feu *Triboulet*.

Je ne fais que le citer, car il est mort aussi, et certes je n'en aurais rien su, si un de ses plus jeunes rédacteurs ne m'avait mis au courant de son agonie soudaine.

Triboulet marchait rapidement à la fortune, lorsque *Diogène*, expirant, lui légua son bagage littéraire, quelques rames de papier imprimé, et l'esprit de MM. Amédée Rolland et Eugène Muller.

M. le comte Fœderigotti, un homme du monde, qui s'est donné, je ne sais trop pourquoi, le pseudonyme d'*Armand Sédixier*, acheta le tout, et troqua le crochet du cynique contre la lanterne du fou.

Son administrateur y a-t-il gagné ? Je l'ignore.

Quelques jours après, le comte Fœderigotti enrégimentait dans sa rédaction les restes de l'ancienne *Chronique du Figaro*, avec MM. de la Varenne et Jules Richard.

Ce qu'il en advint, c'est que le fondateur du journal, cet esprit fin et distingué, qu'on appelle Allève Morand, se retira de son œuvre, et laissa Armand Sédixier se débrouiller comme il put avec sa brillante rédaction.

Triboulet, veuf de sa lanterne, acheta à Bry un vignette de Gustave-le-Grand et prit le nom de *Rabelais*. O grand Rabelais, comme tu as dû rire dans ta barbe !

Quant à Morand, lui qui est bien au-dessus de ces mesquineries italiano-financières, il a abdiqué, et s'est retiré de la lutte assez à temps.

Son île Sainte-Hélène, ou plutôt son île d'Elbe, est une ravissante campagne aux environs de Paris, où je me permettrai de te conduire, mon cher Asmodée, un jour qu'il fera beau, et que mes fonctions de chroniqueuse m'en laisseront le loisir.

Assez de journalisme ! Quoi qu'en dise Jean Luther, les journalistes sont, pour la plupart au moins, de bien petites gens, et je me repens déjà de m'être engagée à te rendre compte de leurs affaires.

Je repasse les ponts, et je me retire, avec la fin de mon rapport, sur la rive gauche de la Seine.

Le vieux faubourg Saint-Germain est et sera toujours mon quartier de prédilection.

D'abord j'apprends qu'une bonne œuvre a été faite par la femme d'un illustre manufacturier.

Cette dame, qui n'a pas, après dix ans de mariage, goûté les douceurs de la maternité, vient d'adopter une charmante petite fille, qu'elle est allée chercher sur les bords de la Gironde, à deux pas du fameux Château-Margaux.

Mais on dit tout bas quelque chose que je ne révélerai que sous bénéfice d'inventaire : cette petite fille offre un rail une ressemblance frappante avec l'un des deux époux.

Dire lequel, serait une indiscretion, et peut-être une médisance... Je m'abstiens.

Pas loin de là, à une soirée qui certainement sera la dernière de la saison, il s'est passé une scène qui peint, une fois de plus, le caractère castillan.

Un des gros bonnets du monde diplomatique, le comte de G***, possède une femme de chambre espagnole, qui l'a suivi dans maints voyages, et qu'il appelle alors, officiellement, bien entendu, sa fille.

Leurs rapports étaient peut-être d'une autre nature que les baisers paternels étaient peut-être des baisers de théâtre. Toujours est-il que pour la soirée en question l'épouse légitime du diplomate acheta un superbe râtelier, teignit ses cheveux, se para de ses plus beaux atours, et, chose incroyable, plut beaucoup, entre deux glaces, à son époux.

Les beaux jours de la lune de miel semblaient retrouver leur aurore. Avis en fut donné au salon du salon le bruit retentit dans l'antichambre.

Notre Castillane devint pourpre.

« Il faudra que cette femme-là cède, s'écria-t-elle, courroucée, ou nous verrons bien. »

Un geste effrayant accompagna ces paroles.

Le scandale suivit de près la menace, et le comte de G*** partira prochainement je ne sais pour quel lointain pays.

Ayez donc, maris volages, une femme de soixante ans et une soubrette de vingt-cinq !

Je devrais maintenant te raconter ce qui se passa au mariage de M^{lle} d'Uzès, où ma voiture était la sept cent trente-neuvième.

Mais le temps me presse.

Le mois de mai a vu s'ouvrir bien des tombes, et je crains que ma lettre ne ressemble à une nécropole, ce qui me flatterait peu. Cependant, puis-je passer sous silence la fin du marquis de Pastoret, l'ancien ami du comte de Chambord, et celle de M. Vieillard, l'ami jusqu'à la mort de l'empereur Napoléon III ? Non, certainement, mais je ne fais que l'en donner avis. Parlons de celle du trop fameux Vidocq !

Cet homme, qui fit trembler tant de gens, s'est éteint dans l'obscurité et l'oubli.

Je n'en aurais rien dit, si sa fin ne me remettait en mémoire une aventure dans laquelle il joua un étrange rôle.

C'était dans les dernières années de la Restauration. M^{lle} de F***, la Ninon de Lenclos du 19^e siècle, avait réuni dans une brillante soirée, à son hôtel de la rue de Verneuil, la plupart des notabilités aristocratiques de l'époque.

Tout à coup elle s'aperçoit qu'un bijou de grand prix qu'elle a laissé sur un meuble dans un de ses salons vient de disparaître.

Son inquiétude fut grande, et le lendemain, après avoir fait toutes les recherches possibles et s'être assurée que le joyau lui avait été volé, elle fit prévenir de sa mésaventure le chef de la police secrète.

Sur l'avis de celui-ci, on invita à une autre soirée toutes les notabilités de la précédente, et l'on mit sur le meuble en question un autre bijou de grand prix.

Mignonne savait bien que Paul aimait une autre femme, mais elle espérait que cet amour, fatigué des obstacles que tant d'exclamations involontaires lui avaient révélés, finirait par lui revenir, à elle, tout entier.

Cette lecture fut pour elle le coup de grâce. Seule, elle se fut livrée au plus violent désespoir, mais elle dut se contraindre et paraître calme à tout prix, car Paul entra presque aussitôt.

« Maintenant, répéta-t-il avec une sollicitude impatiente, tu vas me dire ce que tu éprouves. Le médecin loge à deux pas... Ne vaat-il pas mieux prendre le mal à sa naissance que d'avoir plus tard à le combattre sérieusement ? »

« Cela se passera ! »

« Ah ! tu conviens donc enfin... »

« Eh bien ! oui ! oui... Paul, je souffre. Oh ! je souffre bien !... »

« Bon ! voilà que tu pleures, maintenant !... Ah ! Mignonne, pourquoi m'inquiéter ainsi ?... Tu ne m'aimes plus ? »

« Que dit-il ?... moi, mon Dieu !... ne plus t'aimer ! moi !... »

« Voyons, Mignonne, calme-toi... réponds à ce que je te demande. »

« Mais puisque je t'affirme, Paul, que ce ne sera rien !... Embrasse-moi ! Tiens... tu vois... c'est passé... n'y pense déjà plus ! dit-elle en essayant de sourire. »

« Bien vrai ? »

« Bien vrai ! »

« A la bonne heure ! C'est que, vois-tu, j'aurais bien tort de te tourmenter d'être obligé de te laisser ici seule et malade. »

« Seule ! tu vas donc sortir ? »

« Et peut-être ne rentrerai-je pas !... »

« Ah ! s'écria-t-elle, en s'écartant de lui par un mouvement impétueux, tu vas t'absenter toute la nuit !... nous ne sommes plus cependant à la saison des bals !... Oh ! mon Dieu ! vas-tu passer tout ce temps-là ? »

« — Mignonne ! Mignonne ! s'écria-t-il, tu es bien changée depuis quelque temps !... Tu souffres !... Qu'as-tu ? »

« — Moi ? rien, mon ami. »

« — Rien ?... c'est impossible ! en ce moment surtout ; tiens, regarde ! tu es blanche comme du marbre !... »

« — Mais non !... dit-elle en se tournant à demi et avec effort vers la psyché qui se trouvait près d'elle... mais non ! je suis comme cela tous les jours ! »

Paul, réellement alarmé, s'approcha de la jeune fille, dont il prit les deux mains dans les siennes.

« — Mignonne, je t'en prie... dis-moi ce que tu as ? »

« — Rien !... dit-elle encore, en cherchant à rester calme sous cette étreinte aimée, rien ! »

« — Je vois bien le contraire, moi ! tu as les mains glacées ; ton visage, devenu moins pâle, est brûlant ! »

Et ses lèvres en étaient si près qu'elles s'y arrêtaient.

Un frisson de Mignonne répondit à cette froide caresse.

« — Et ta lettre ! dit-elle, ta lettre, qu'on attend ? »

« — Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, j'allais l'oublier. »

Et il sortit vivement de son atelier pour aller rejoindre le domestique dans l'antichambre.

A peine avait-il disparu, que la jeune fille, tout à l'heure si calme en apparence, s'élança d'un bond vers la table où il s'était assis, s'empara de la lettre parfumée qu'elle avait si ardemment convoitée du regard, et lut rapidement ce qui suit :

« Monsieur Paul, »

« Etes-vous libre ce soir, et assez brave pour sacrifier quelques heures à une pauvre femme qui s'ennuie beaucoup et qui a osé penser à vous pour la distraire ? »

« Je n'y serai pour personne et vous attendrai vers huit heures. »

« Viendrez-vous ? »

« Celle que vous dites aimer. »

VII.

Voilà donc où les choses en étaient au commencement de ce récit, que nous nous hâtons de reprendre.

Nous avons laissé Paul occupé à écrire, tandis que devant lui se tenait immobile et plus triste encore que de coutume la jeune fille au collier de perles et aux babouches d'argent, que vous connaissez.

Après avoir achevé sa lettre, Paul leva les yeux, et, malgré la vive émotion qui le troublait lui-même, il parut frappé de l'expression navrée de ce pâle visage.

Parmi les invités on annonça le colonel de Saint-Jules.

Celui qui était ainsi présenté avait une noble tournure et un air des plus distingués; les plus célèbres ordres de l'Europe décoraient sa poitrine.

Vers dix heures, le joyau disparut.

Le colonel passa dans un salon où plusieurs rejets de familles nobles se livraient aux doux loisirs du tric-trac. Là il s'approcha d'un jeune homme de très-bonne mine et lui frappa familièrement sur l'épaule.

— « Que désirez-vous, colonel ? »

— « Cinq minutes d'entretien ! »

Le gentilhomme se leva sans observation, et suivit l'officier supérieur dans une embrasure de croisée.

Quand ils furent là, le colonel lui dit :

— « Je suis Vidocq. »

Le jeune homme recula comme s'il eût mis le pied sur un reptile.

— « Ne cherchez pas à vous sauver, continua l'inquisiteur policier ! Vous avez dérobé il y a huit jours un bijou à M^{me} de F^{...}, et vous venez de commettre ce soir un vol analogue. J'ai des agents ici, et si dans un quart d'heure je n'ai pas les deux joyaux, je vous traiterai avec toute la rigueur que méritent vos pareils. »

Le gentilhomme balbutia, se troubla, avoua tout, et le soir même, le colonel de Saint-Jules remettait à M^{me} de F^{...} les deux bijoux volés.

Je pourrais nommer ici ce jeune homme, mais je me contente de dire qu'il descendait d'une des plus nobles et des plus illustres familles de France, et qu'il est mort il n'y a pas longtemps.

La place me manque pour quelques détails sur la fête que l'Hôtel-de-Ville, encore toute ébranlé de celle qu'il a donnée au prince Constantin, vient d'offrir au roi de Bavière.

Il me faut clore ma chronique, et je n'ai que juste le temps de transcrire ici un autographe que m'a communiqué un savant de nos amis, qui désire garder l'anonyme.

« Cham ne se moque que de son père, moi je me moque de tout le monde, excepté de mon père. »

Il y a là une énigme que je soumets au sens divinatoire des lecteurs du *Diable boiteux*.

Au revoir, mon cher Asmodée, et à mardi prochain.

La comtesse FLORE D'A^{...}.

AVANT LE LEVER DU RIDEAU.

Asmodée, mon ami,
Que me demandes-tu ?

Je vivais tranquille, dans mon coin, passant mes soirées à ma guise, et tu viens me proposer l'esclavage du feuilleton dramatique.

Que diable t'ai-je donc fait, ou (pour te parler avec les égards qui te sont dus), diable, que t'ai-je fait ?

Le croirais-tu, j'hésite à prendre ce sceptre de la critique que tu m'offres dans tes domaines infernaux, ce sceptre qui se compose d'un porte-plume en bois,

garai d'une plume de fer, et que l'on peut se procurer moyennant cinq à dix centimes.

Il est, dit-on, des ambitieux qui vont jusqu'à cinquante. J'ignore si leurs sujets en sont mieux gouvernés pour cela, si leurs justiciables en sont plus équitablement traités.

Mais, toi qui sais tout, Asmodée, tu ignores donc que le trône du feuilleton théâtral n'est qu'une sellette, où, bon gré mal gré, il faut s'asseoir aux heures qu'indique le bon plaisir de l'affiche, que sa domination s'exerce impitoyablement sur celui qui a la naïveté de croire qu'il l'exerce, et qu'après tout, sur la réquisition de la première stalle venue, il est à la discrétion des directeurs, des artistes, des auteurs qui vont exhiber leurs produits devant le public ?

Et tu trouverais cela amusant, Asmodée, mon ami ? S'il en était ainsi, tu aurais toujours les vingt ans, et ton infernale éternité jouirait du privilège heureux d'une éternelle jeunesse...

Quel plus beau rêve, en effet, à vingt ans, que celui d'être l'arbitre, l'un des cent, des cinq cents arbitres de l'art dramatique et de ses interprètes, de hanter, de juger ce monde théâtral qui apparaît alors sous les plus belles couleurs du monde, — de blanc minéral et de fard à quelques francs le pot, — que de vivre dans cette atmosphère que l'on croit délicieuse tant qu'on n'en a pas respiré les miasmes !

Ce rêve, je l'ai fait, je l'ai réalisé il y a quelques dix ans, et c'est pour cela que tu m'invites à reprendre ma plume rouillée ; mais le Diable sait combien le réveil a été prompt, immédiat, combien la réalité, succédant aux illusions, est venue convertir en tâche pénible ce que je supposais un plaisir constant !

Pendant quatre années environ, j'ai été condamné à voir défiler devant moi, — je dis moi, car c'est à toi que je parle, à toi, mon souverain, — et si j'employais le *nous*, j'aurais l'air d'avoir la prétention de traiter avec toi de puissance à puissance, de placer le serviteur sur la ligne du maître ; — pendant quatre années, dis-je, j'ai vu défiler devant moi un millier de pièces nouvelles, opéras, ballets, opéras-comiques, opérettes, tragédies, comédies, drames, mélodrames, mimodrames, vaudevilles, comédies-vaudevilles, folies-vaudevilles, folies non vaudevilles, et je ne suis combien d'autres dénominations que pourrait ici représenter l'*et cætera*.

Demande, Asmodée, mon ami, à tous ceux qui ont enduré ce supplice d'audition dans des proportions semblables, si le sceptre de la critique ne leur semble pas le fardeau le plus lourd du monde, et si ce n'est point pour eux une véritable chaîne qu'ils se décident à porter avec résignation, en attendant qu'elle se brise et leur rende la liberté.

De ces mille pièces dont je te parle, en est-il resté cinquante au répertoire, sur une quinzaine de théâtres de tout ordre, jusqu'aux petits théâtres des boulevards ?

Peut-être !

Soyons, toi et moi, plus larges, plus généreux, admettons qu'il en soit demeuré cent, dix pour cent, pour parler comme on parle aujourd'hui, où l'argent est le mètre qui sert à tout mesurer ?

N'est-ce pas là vraiment un beau résultat à constater ?

Eh bien, Asmodée, croirais-tu que, depuis, la propor-

tion a diminué notablement encore ? Les œuvres de quelque mérite, je ne dirai pas les chefs-d'œuvre, — on ne parle plus de ceux-ci, — sont en baisse sur toute la ligne dramatique, et parmi bon nombre de nos succès, on doit parfois faire passer la mise en scène avant les artistes et les artistes avant les auteurs !

C'est donc là ce qu'il me faudra répéter à chaque occasion nouvelle, dans les colonnes que tu m'ouvres. Et vraiment, pour moi que l'on a toujours trouvé assez bon diable, un telle besogne me fait peur.

Séparer l'ivraie du bon grain, de plus puissants que moi y ont renoncé ; et il faut que je l'entreprenne, dans nos dix-huit ou vingt salles de spectacle, car pourquoi négliger les humbles ?

Soit donc ! je l'obéirai, mais en maugréant. Directeurs, artistes dramatiques, auteurs, me passeront par les mains.

Autrefois j'étais assez bon diable au fond : ton voisinage viendrait-il modifier mes idées de débouaillonné ?

Peut-être.

N'y a-t-il pas, en effet, un véritable service à rendre à ceux qui cultivent l'art théâtral en contribuant à arracher les mauvaises herbes du terrain où ne devraient fleurir que les bonnes ?

Certes, ce n'est pas la faute des auteurs si les pièces qu'ils font sont mauvaises. — Mais si les pièces mauvaises sont jouées, c'est la faute des directeurs.

Ce n'est point, non plus, la faute des artistes dramatiques, soumis en général à l'empire de la plus incroyable vanité, s'ils sont médiocres ou mauvais. Si l'on voit des artistes médiocres chargés de rôles importants, de mauvais artistes affronter quotidiennement la rampe, c'est la faute des directeurs.

Il faut donc appliquer à qui de droit les règles de la responsabilité, et le public doit en avoir sa bonne part, car sa tolérance et sa longanimité sont un bill d'indemnité pour les directions théâtrales qui se contentent tout uniment pour une matière exploitable, comme leurs recettes. Voilà tout !

Et les directeurs ont vraiment raison. Quoi de plus bonace, en effet, qu'un public qui ne sait plus ni siffler, ni applaudir, ni encourager ce qui est bien, ni faire justice de ce qui est pitoyable !

En traitant le public comme il le mérite, en lui servant les mets les plus grossiers, les plus indigestes, gargottiers dramatiques, ils soignent l'estomac de leurs habitués comme les gargottiers ordinaires soignent celui de leurs pratiques.

Qui sait si, de déduction en déduction, je n'arriverai pas à prouver que le mal que je constate ne doit pas être imputé plutôt à la critique qu'au public lui-même ?

Cet être collectif qui remplit chaque soir nos salles de spectacle, ne s'y rend guère que sur l'invitation de la critique.

Celle-ci est chargée de déguster d'abord pour lui ce que les théâtres lui offrent, comme ces esclaves qui goûtaient aux mets et aux boissons de leur maître, afin que, s'ils étaient empoisonnés, celui-ci, voyant l'action que le toxique mortel produisait sur eux, se gardât bien d'y toucher.

La critique proclame-t-elle hautement mauvais ce

— « Une invitation pressante à laquelle je ne puis manquer... Mais te voilà près de perdre connaissance !... Décidément je vais envoyer chercher le médecin. »

— « Non, non, je ne veux pas ! »

— « Je ne puis cependant pas te laisser dans cet état... »

— « Ecoute, Paul, dit-elle en lui faisant un collier de ses deux bras blancs... veux-tu être bien gentil et me rendre heureuse... si heureuse que je ne souffrirai plus du tout, du tout, dis-tu le veux-tu ? »

— « Mais sans doute ! Parle, que faut-il faire ? »

— « Promets-moi d'abord que tu diras : oui. »

— « Encore faut-il que je sache ?... »

— « Ah ! tu vois... tu hésites ! »

— « Allons... sois contente ! je promets... »

— « Vrai ? Oh que je t'aime !... Eh bien ! dit-elle, en se haussant sur la pointe des pieds pour arriver à son oreille, et d'une voix insinuante et caline... eh bien ! reste avec moi ce soir... ne sors pas ! »

— « Impossible ! »

— « Hélas ! je me doutais bien que tu refuserais ! Impossible !... et pourquoi ? »

— « J'ai promis, j'ai juré. »

— « Tu as juré, dis-tu ? Ah ! si quelque chose pouvait plus m'étonner que cette singulière invitation, ce serait à coup sûr le serment par lequel tu t'es cru obligé d'y répondre !... »

— « Mignonne ! fit-il, avec impatience. »

— « Ai-je en tort ? Eh bien ! pardonne-moi, Paul, et qu'il n'en soit plus question. Va à cette soirée... qui peut durer toute la nuit ! Quant à moi... te sachant heureux, je t'achèrerais de l'être aussi... »

— « Voilà qui est plus raisonnable. »

Et Paul s'occupa de sa toilette, car l'heure commençait à devenir pressante.

— « Ainsi, tu me promets de te coucher bientôt, de bien

dormir et de me recevoir demain avec ce joli sourire dont tu me privas depuis si longtemps ? »

— « Je te promets une chose, Paul, c'est que je ne me plaindrai plus jamais, jamais ! »

— « Comme te voilà devenue sérieuse pour me dire cela ? Allons, bonsoir... bonsoir, et bonne nuit ! »

Après l'avoir embrassée, il s'éloignait, elle le rappela :

— « Paul !... »

Il revint sur ses pas. Alors elle s'élança dans ses bras, et ses lèvres s'appuyèrent longuement sur ses lèvres.

— « Adieu, Paul ! »

— « Bonsoir, Mignonne... à demain ! »

— « Adieu ! Paul ! — lui cria-t-elle encore à travers la porte fermée, — adieu ! Paul !... »

Il était déjà loin.

VIII.

Paul Desroches, troublé malgré lui par cette scène, dont sa préoccupation amoureuse ne lui avait pas laissé la faculté d'approfondir le véritable sens, n'aperçut pas en descendant de voiture, à la porte de M^{me} la marquise de S..., un homme qui, réfugié dans un angle obscur, ne put réprimer un mouvement de colère en le voyant pénétrer dans l'hôtel.

Hélène était vraiment admirable ce soir-là, de grâce et de coquetterie, sous l'élégante toilette de nuit, dont elle était parée. A la voir ainsi nonchalamment étendue sur les coussins de velours d'un divan, au fond de ce boudoir orné des fleurs les plus odorantes et inondé de lumière, on eût dit l'héroïne d'une de ces merveilleuses légendes inventées par l'exaltation haschitique de l'imagination arabe.

Sa fidèle Mariette se tenait debout devant elle ; et les paroles suivantes furent rapidement échangées entre les deux femmes :

— « Tu as ouvert la fenêtre du salon ? »

— « Oui, madame. »

— « Tu as regardé au dehors ? »

— « Oui. »

— « Tu es bien certaine que c'est lui qui est là ? »

— « Oui. »

— « Et qu'il a bien reconnu quelle personne vient d'entrer à l'hôtel ? »

— « Oh ! oui. »

— « C'est bien, referme maintenant ces rideaux ! Une pareille précaution ne peut manquer d'être remarquée... et interprétée. Va, et dis à ce jeune homme que je l'attends. »

Mariette obéit, et bientôt après, Paul fut introduit dans le mystérieux sanctuaire de cette divinité.

— « Ah ! madame ! s'écria-t-il en venant s'agenouiller sur le coussin qui était aux pieds de la marquise ; ah ! madame ! que vous êtes bonne, et combien je vous remercie ! tout cela n'est donc pas un rêve ?... »

Elle lui tendit une main blanche et effilée, aux doigts de laquelle brillait, comme un scarabée sur un lys, une émeraude garnie de diamants, et il couvrit cette main de baisers brûlants.

— « Vous me remerciez, Paul ! et de quoi ? d'un peu de bonheur que je vous donne ? Ce bonheur n'est-il pas aussi le mien ? Vous m'avez dit que vous m'aimiez, Paul ? »

— « Ah ! madame, je vous adore ! »

La marquise, évidemment occupée d'une pensée étrangère à cette scène (qui était plutôt l'œuvre de son esprit que de son cœur, en ce qui concernait Paul, du moins), répondit avec une affectation de sensibilité dont un auditeur plus calme se fût immédiatement aperçu :

— « Je vous crois, mon ami. Et cependant, mon Dieu, et cependant qui m'assurera que vous ne me trompez pas ? »

— « Ah ! madame !... »

— « Eh bien, non, dit-elle, en portant alternativement son regard de la fenêtre à la porte et en prêtant une oreille attentive à tout bruit extérieur ; Eh bien, non, je n'ai pas

Qu'elle trouve mauvais, détestable ce qui lui semble détestable?

Il faut bien l'avouer, par une complaisance qui n'a pas de bornes, elle n'en fait rien.

Ouvrez la collection d'une année de quelque journal que ce soit, suivez-y le compte-rendu théâtral dans ses articles hebdomadaires, formulez en chiffres, additionnez les conclusions, et vous verrez qu'en moyenne il aura exagéré des quatre cinquièmes pour le moins le nombre des succès réels.

Il y a là plus que de ces erreurs d'appréciation qui peuvent arriver à tout le monde; il y a un impardonnable laisser-aller qui trompe le public et l'habitue à ne plus savoir à quel jugement se fier, à ne plus savoir à l'avance ce qu'il est de son devoir de trouver bon, médiocre ou détestable.

Bien des comptes-rendus en sont arrivés de la sorte à n'être qu'une espèce d'écho des réclames directo-riales, cette trompeuse invention que la presse accueille avec trop de facilité dans ses colonnes, et qui parfois lui fait dire étourdiment blanc et noir dans la même feuille.

Voilà, mon brave Asmodée, une des causes de la décadence de l'art dramatique.

Si la critique ne le fait pas éclore, elle peut, à coup sûr, l'étouffer, ou, quand il arrive à sa croissance, lui donner une vigueur, une sève nouvelle, selon qu'elle accomplit plus ou moins consciencieusement sa mission.

Si je faisais comme tant d'autres, tu fermerais ta porte, en m'allongeant quelques coups de ta béquille : je ne veux point m'y exposer.

Que te dirai-je maintenant, après cette profession de foi, que tu pourras appeler à ta guise préface, introduction, entrée en matière, que sais-je enfin?

Divagation préparatoire qui n'était peut-être point hors de propos.

Sous ton égide, sous ton aile, je rentrerai donc dans nos salles de spectacle, je retournerai m'asseoir sur la sellette du patient afin de te rapporter mon opinion sur ce que j'aurai vu et entendu; à quinze ou vingt ans de distance, je reprendrai pour te plaire, avec des illusions de moins et des cheveux gris de plus, la chaîne que je croyais avoir brisée pour toujours.

Voyons! Voici d'abord l'Opéra; c'est bien cela; je le retrouve à la même place, après avoir porté tant de noms différents que celui qui n'est pas officiellement le sien les efface et les absorbe tous.

L'Opéra! mais j'y ai entendu Nourrit, le pauvre Nourrit dont la fin fut si triste; Duprez, Levasseur, Serda, Alizard, Massol, Alexis Dupont, M^{mes} Falcon, Dorus-Gras, Dobré, Nathan, Nau, Stolz, La Tagliani, les sœurs Essler, la Carlotta Grisi, Lucile Grahm, y occupaient le premier rang chorégraphique.

Qui vais-je y trouver? Qui les aura fait oublier?

L'Opéra-Comique avait aussi ses célébrités: Pouchard, Chollet, Couderc, Audran, Ricquier, Roger, Mocker, Sainte-Foy; M^{mes} Damoreau, Rossi, Jenny Colon, Prévost, Anna Thillon, Darcier.

Que vais-je y trouver? Quels nouveaux-venus ont remplacé dignement les anciens?

A la Comédie-Française, nous comptons, de mon temps, avec satisfaction, Régnier, Provost, Samson, Geoffroy, Beauvallet, que nous y retrouvons encore,

voulu vous faire de peine en vous disant cela; mais peut-être vous trompez-vous vous-même, en prenant pour de l'amour un enthousiasme de peintre, provoqué par les quelques avantages dont la nature m'a doué, et en dehors desquels je puis n'être à vos yeux qu'une personne fort ordinaire ou fort insignifiante?

— « Oh! non, madame! non, ne croyez pas que ce soit seulement votre beauté que j'admire!... Ce sont avant tout les perfections de votre esprit, votre inépuisable bonté, dont mon âme s'est éprise! Parmi toutes les femmes qui m'ont fait l'honneur de me recevoir, seule vous avez vu en moi autre chose qu'un simple comparse, appelé à faire nombre dans un quadrille ou devant une table de jeu; seule vous avez eu des paroles sincères d'encouragement pour l'artiste, et de tendre commisération pour le pauvre orphelin; seule enfin, vous avez compris ma faiblesse, mon isolement, et votre main s'est étendue vers moi, réalisant ainsi cette fiction sublime de l'ange gardien, nous guidant ici-bas et veillant à notre bonheur! Ah! vous voyez bien, madame, que la raison elle-même consacre les élans de mon cœur, et que je ne m'abuse pas sur la nature des sentiments que vous m'avez inspirés... Vous voyez bien qu'il faut que je vous aime!

— « C'est étrange!... » murmura-t-elle en répondant à la pensée opiniâtre qui l'absorbait à chaque instant davantage...

— « Etrange? dit Paul, qui se méprenait au sens de cette parole, quoi de plus naturel au contraire?... »

La marquise, que ce touchant aveu d'un amour si réel et si pur avait émue malgré elle, le regarda avec surprise d'abord, puis avec une sorte de compassion. Il y avait tant de candeur dans son regard brillant et doux, tant de sincérité dans ses paroles!... Vraiment n'était-il pas bien digne d'être aimé?

— « Pauvre enfant! » se dit-elle en soupirant comme sous l'impression douloureuse d'un remords.

Périer, Firmin, Ligier, Monrose, Menjaud, M^{mes} Mars, Duchesnois, Maute, Anaïs, Thénard, Rose Dupuis, Dupont, Volnys, et en dernier lieu Rachel.

Quels astres nouveaux ont éclipsé ces astres d'autrefois, à présent disparus de notre horizon dramatique?

Mais à quoi bon énumérer ici, nom par nom, salle de spectacle par salle de spectacle, nos anciennes renommées dramatiques? En parlant de chaque théâtre, nous aurons assez souvent l'occasion de rappeler et de comparer.

Qui sait si le passé ne nous offrira pas sur le présent une supériorité réelle?

Asmodée, mon ami, voilà ce que je te dirai bientôt, quand j'aurai repris langue, et voilà ce que je vais faire pour l'être agréable.

FRANCIS ROCH.

ASMODÉE AU PALAIS.

Le Palais est un vaste théâtre, où l'on joue, presque tous les jours, des drames sanglants, des comédies pleines d'enseignements et même des farces risibles.

C'est le lieu sacré où se révèlent tous les secrets des familles et où les actions les plus cachées sont mises en lumière.

Là, un mari, se sachant étranger à la fécondité de sa femme, demande aux tribunaux de le décharger d'une paternité mensongère.

Une femme effrontée vient ensuite, dévoilant les secrets de la couche nuptiale, se faire d'une virginité longtemps respectée un grief de séparation de corps.

Un autre jour, ce sont des collatéraux qui, sans respect pour la mémoire de leur bienfaiteur, demandent la nullité de son mariage pour disputer à sa veuve une succession opulente.

Ce sont des enfants ingrats, qui, comme autrefois les fils de Sophocle, poursuivent l'interdiction de leur père.

Pour le public, avide de scandales, quelle abondante pâture! Pour le philosophe, pour le moraliste, pour tous ceux qui se livrent à l'étude du cœur humain, quel fécond sujet de méditations!

Tel est le spectacle qu'offrent les chambres civiles.

A la police correctionnelle, la scène change un peu, ce n'est plus l'intérêt seul qui forme le fond de l'intrigue.

Tantôt, c'est de la haute diffamation: un journaliste en accuse un autre d'avoir, dans un article injurieux ou dans une biographie mensongère, attaqué violemment sa moralité.

Tantôt, de la diffamation de bas étage: une fille entretenue se plaint des calomnies de sa concierge, dont elle n'a pas assez largement acheté la discrétion.

Puis, c'est un mari, tardivement éclairé sur l'inconduite de sa femme, qui demande à la justice une lettre de cachet, pour envoyer pendant quelques mois l'infidèle à Saint-Lazare, y réfléchir sur les dangers des amours illicites.

C'est un escroc, aux manières distinguées, à la mise élégante, pompeusement paré d'un titre d'emprunt,

Devenue rêveuse, elle parut oublier la pensée intime qui l'occupait naguère, et détachant, sans y songer peut-être, la cordelière qui fermait son peignoir, elle en fit une sorte de couronne qu'elle posa en souriant sur le front de celui qui, à genoux devant elle, se prêtait avec toutes les joies du paradis dans l'âme à ce gracieux enfantillage de la femme dont il se croyait aimé.

Tout à coup un bruit de pas se fait entendre dans la pièce voisine.

La marquise, rappelée à elle-même, se lève précipitamment.

— « Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle avec une émotion qui n'était pas complètement feinte, on aura laissé ouverte la porte de l'antichambre... quelqu'un est entré; on vient de ce côté. Oh! je suis perdue!

— « Vous, madame! perdue à cause de moi!... Oh! cela ne sera pas! et dussé-je au prix de ma vie!... »

— « Silence! dit-elle en mettant un doigt sur sa bouche, silence! Qui vous parle de mourir?... partez, partez vite!... »

— « Ma présence chez vous à cette heure ne peut-elle donc être suffisamment expliquée? »

— « Non, non, il vaut mieux que vous partiez... Tenez... par là... ce couloir au bout duquel vous trouverez un escalier de service... »

— « Je pars, madame, puisque vous l'ordonnez... Ah! je suis le plus heureux des hommes!... »

— « Partez!... partez!... »

A peine eut-il disparu que le comte de R... se montra sur le seuil du bouloir.

La marquise, en le reconnaissant, s'élança vers lui les bras ouverts, et avec les manifestations de la joie la plus vive.

— « Raoul! s'écria-t-elle, ah! vous voilà donc enfin!... je n'espérais plus vous revoir! ah! si vous saviez combien j'ai souffert de votre absence! »

— « En tous cas, madame, répondit le comte en jetant

et que ses dupes, encore sous l'influence d'une étrange fascination, continuent à nommer humblement M. le vicomte.

C'est une femme, sur le retour de l'âge, ex-reine des bals publics, prévenue d'avoir tenu une maison de jeu clandestine.

Quant à ce petit vieillard, au front chauve, qu'on croirait prévenu de vagabondage, c'est un riche usurier, la providence des fils de famille en détresse; il vient rendre compte à la justice d'un service rendu à 80 % d'intérêt.

Enfin, gravissons l'escalier de la cour d'assises, nous voilà transportés dans le domaine du drame sanglant.

Sur le banc de l'infamie comparait d'abord :

Un repris de justice, vétérans du crime, qui vient de terminer par un assassinat une vie passée, en grande partie, dans les bagnes.

Entendez-le raconter avec une assurance effrayante tous les détails de son crime, parler de ses années de prison avec l'orgueil que mettrait un vieux soldat à raconter ses batailles, et donner, avec un cynisme cynique, des leçons d'escalade et d'effraction que recueille avidement un néophyte du crime, perdu au milieu du public, dans un coin obscur de la salle.

Après l'assassin, un banqueroutier frauduleux, qui, pour étaler, pendant quelques années, un luxe écrasant, pour entretenir des filles de théâtre, a jeté sur la paille vingt familles d'honnêtes gens.

Cette femme, grande et sèche, c'est une institutrice anglaise, qui, sous un masque d'hypocrisie domestique, cache un cœur dévoré d'ambition. Après avoir immolé, dans des tortures inouïes, les jeunes filles confiées à ses soins, elle s'efforce de flétrir leur mémoire en leur prêtant des vices honteux.

Mari trompé, femme adultère, escroc, neuriste, proxénète, assassin, père dénaturé, mère infanticide, banqueroutier, faussaire, les voilà tous ces personnages familiers de la comédie et du drame! nous les voyons se mouvoir sur cette grande scène qu'on appelle le Palais-de-Justice.

Et, pour que rien ne manque à l'intérêt de ces représentations, de grands artistes y viennent jouer leur rôle: Berryer, Crémieux, Chaix-d'Est-ANGE, De faure, Bethmont, Marie, Nogent-Saint-Laurens, Lesmarchés, Lachaud, tous noms chers au public et qui, comme au spectacle, ont le privilège d'attirer la foule.

Tel est le théâtre universel dont chaque semaine nous résumerons pour le lecteur les pièces intéressantes. Qu'il nous suffise aujourd'hui de soulever un coin du rideau!

AUGUSTE DUPLESSIS,
3^e clerc d'avoué.

PETITS MYSTÈRES DES CHEMINS DE FER.

Inauguration de la ligne de Paris à Brive-la-Gaillarde.

Depuis longtemps le besoin se faisait impérieusement sentir d'une ligne de communication directe

un regard significatif sur le désordre du divan, en tous ces les consolations ne vous ont pas manqué!

— « Votre conduite, monsieur le comte, méritait-elle donc des regrets éternels?... »

— « Ma conduite? laquelle? celle que m'ont attribuée les propos du monde? et vous avez pu, vous, Hélène, me croire coupable d'une telle lâcheté!

— « Quoi! vous prétendez trouver une excuse admissible à votre départ? et cela, le lendemain même du jour où, confiante en vos protestations de tendresse, j'eus la faiblesse de céder à vos prières... Ah! j'ai eu bien tort!... »

— « Hélène, de grâce, écoutez-moi! Quelles que soient vos intentions à mon égard, je tiens, ne fût-ce que pour moi-même, à une explication. Oui, ce départ aussi brusque qu'imprévu était bien fait pour vous surprendre... mais c'était indispensable!... En vous quittant, je trouvais une lettre d'un de mes amis qui avait besoin de mon témoignage dans un procès d'où dépendait, non pas seulement sa fortune, mais son honneur. Pouvais-je refuser?... Non, n'est-ce pas? Cet ami habite Smyrne. Tout retard était impossible. Je me suis parti sur l'heure... Vous faut-il des preuves de ce que j'avance? je suis prêt à vous les fournir!

— « Ah! vous savez bien, Raoul, que je ne demandais pas mieux que de vous croire!

— « Soit! mais vous, madame la marquise, votre justification sera-t-elle aussi facile?

— « Quels reproches sérieux avez-vous donc à me faire? »

— « Comment? mais ce jeune homme, par exemple, qui vous accordez journellement toutes vos préférences, et j'ai appris tout cela! Ce soir même, vous l'avez reçu dans des conditions au moins fort équivoques, et vous l'avez esquiver tout à l'heure... mais je saurai bien le retrouver!

ALFRED SÉBAST.

A suivre.

entre la capitale du monde civilisé et Brives-la-Gaillarde, vite célébré dans les annales du vaudeville et du petit journal !

Enfin cette ligne existe; l'embarcadere est à Paris, rue Neuve-Breda; le dernier rail vient d'être posé; les gardes-barrières sont à leur poste, en uniforme vert pomme, collet jaune soie, les talons rapprochés, le petit doigt gauche sur la couture du pantalon de treillis, et la main droite armée de ce fourreau de cuir qui affecte si exactement la forme d'un étui de parapluie.

Le télégraphe électrique a joué, et le chef de la gare de Brives a dit : « Vous pouvez partir; nous vous attendons; tous les bras vous sont ouverts, et il y aura de l'enthousiasme, — pourvu qu'il y ait du champagne, des truffes et du foie gras. »

L'administrateur, assis gravement dans son cabinet directeur, oubliant de son passé, grâce au nombre infini d'actions qui lui a donné le sceptre, reçoit cette dépêche en plein... Il sante sur lui-même au risque de crever le fauteuil de velours vert à crépines d'or que l'administration lui octroie à raison de 50 francs par jour de traitement, y compris les dimanches.

Et l'ancien mercier, bottier, limonadier ou charcutier tire gravement le cordon de soie qui conduit au timbre placé dans la salle des huissiers.

« Allez me chercher monsieur Judaël ! » dit-il à un grand gaillard vêtu de noir et paré d'une chaîne d'acier.

M. Judaël arrive, c'est le maître des cérémonies, un petit homme à figure d'Israélite, mielléux, décoré de plusieurs ordres, au regard fuyant, et avec tout cela, l'air important de la bouche du coche.

« Monsieur Judaël, dit toujours gravement le directeur, enfin nous touchons au moment d'ouvrir. Mais vous comprenez que l'inauguration ne peut avoir lieu sans quelques lambours et pas mal de trompettes... Voyez Bordeaux à Toulouse, voyez Paris à Chamonix, voyez Paris à Reims ! Ils viennent de s'offrir en spectacle; il s'agit de faire comme eux; l'exemple est bon, et ça donnera un coup de fouet à nos actions, qui laissent sur place.

— « Monsieur le directeur, j'ai un projet à vous soumettre à ce sujet.

— « Très-bien ! Vous êtes digne de me comprendre et de toucher vos 30,000 fr. de traitement; »

M. Judaël baisse modestement les yeux et prend le petit air, qu'il avait le jour de sa première communion, — il y a deux ou trois ans, — car il a reçu le même jour le baptême et ce sacrement en abjurant à tout jamais sa haine pour l'ami fidèle de saint Antoine.

« Voyons ! il nous faut une fête comme on n'en voit pas... — Ne nous occupons que des actionnaires !... Rien d'officiel !... Les autorités locales sont des hors-d'œuvre. — Une fête de famille !... Vous entendez bien que ces braves actionnaires ne sont pas fort satisfaits des millions que nous a coûtés cette ligne importante, millions qu'ils ont versés avec une mansuétude adorable. Il faut les amadouer, les caresser, les captiver, — emporter enfin d'assaut tous les voles futurs.

— « Vous aurez une fête comme on n'en voit pas.

— « Je vous donne trois jours pour l'organiser et servir chaud.

— « Chevet ou Potel ?

— « N'importe ! pourvu que ça ne coûte pas cher. »

Dix jours après, les actionnaires affluent à la gare de la rue Neuve-Breda, munis de lettres d'invitation sur papier rose parfumé au coke et au patchouly. Déjà les locomotives soufflent et piaffent d'impatience. M. Judaël, entouré d'un escadron de commissaires, reconnaissables aux rosettes jaunes frangées d'argent qui émaillent la boutonnière de leurs habits noirs, — se multiplie et piétine d'une voiture à l'autre : — il fait monter les actionnaires dans leurs compartiments respectifs, ferme les portières, montre agréablement ses dents à tous et donne le signal du départ.

La cloche retentit, le sifflet du chef de train modale sonne aigu, et le mécanicien ouvre la gueule du monstre dont les poumons lancent un cri d'éléphant; les voûtes de la gare en tressaillent, et de toutes les poitrines d'actionnaires s'échappe un *ah!* plein de satisfaction, mais nuancé d'une certaine défiance.

« Est-ce bien solide ? n'y a-t-il pas de danger ? demande un petit vieux à bonnet de soie noire.

— « Aucun. Monsieur, répond avec empressement un commissaire très-barbu, qui regarde à chaque instant sa rosette avec complaisance, en gonflant ses narines de satisfaction.

— « Du moment que vous me l'affirmez, je m'abandonne aux délices, aux charmes du voyage. Quo c'est donc beau, les chemins de fer, et que celui-ci particulièrement est grandiose !... mais c'est nous qui payons ça. »

Et le petit vieux fait entendre un rire sec en humant une prise de tabac.

Depuis deux heures, on roule avec un agréable petit mouvement de tangage.

Enfin, le train s'arrête.

« Où sommes-nous ? demandent les actionnaires en courant.

— « Au viaduc de Pithiviers, messieurs, répond le commissaire. Descendez de voiture, s'il vous plaît, pour visiter ce remarquable travail ! »

Les actionnaires s'empresent de déferer à cette invitation, et chacun de s'exhiler sur les fantastiques découpures de ce monument gigantesque.

— « Quelle magnifique construction ! s'écrie un fanatique de la prime et de l'obligation.

— « Les Romains sont enfouies, Monsieur ! fait un autre.

— « Le pont du Gard n'a plus qu'à se jeter dans sa fontaine, illustrée par Détraque, reprend un meridional.

— « Vous voulez dire Pitarque, dit avec obligeance M. Prudhomme.

— « Messieurs, tranchons le mot, s'écrie un tenebreux du comité directeur, les Romains n'étaient que des imbéciles !

— « Eh ! eh ! c'est très-beau, en vérité, ajoute le petit vieux avec son rire sec... Mais c'est nous qui payons ça ! »

Le signal du départ est donné. Un dernier regard jeté à ces arceaux, et l'on remonte en voiture.

Le viaduc est traversé en triomphe au milieu du silence le plus profond : chacun craint pour ses os, et l'on comprend que personne ne serait flatté de perir aux yeux de Pithiviers, dont la vallée n'a rien de biblique.

Le train entre dans Pithiviers, à toute vapeur, aux acclamations des douze habitants de cette ville qui, de temps immémorial, se livrent à la confection de pâtes d'allouettes fort estimées, mais très-chères.

« Au buffet, messieurs, au buffet ! »

On doit déjeuner à Pithiviers, c'est dans le programme, et l'on s'explique à présent pourquoi certains invités n'ont accordé qu'une très-légère attention à l'architecture du viaduc.

Tout le monde fait irruption dans la salle du festin. Il y a beaucoup de fleurs, mais peu de victuilles; beaucoup de verres, mais peu de bouteilles; un luxe inouï d'assiettes et de plats-Ruolz, mais à peine quelques maigres gâteaux pour tout potage.

En un clin-d'œil tout est pillé; cependant, comme à cette heure l'appétit n'est pas féroce, et que les actionnaires, pour la plupart, ont l'habitude de déjeuner d'une tasse de café au lait et d'un petit pain au beurre, personne ne dit mot. La satisfaction la plus vive brille au contraire sur tous les visages.

— « C'est charmant ! c'est très-galant, c'est parfait ! parfait ! parfait ! s'écrie M. Prudhomme.

— « Oui, c'est pas mal, répond le petit vieux au bonnet de soie noire, mais c'est nous qui payons ça ! »

Le champagne a coulé pour quelques privilégiés ou plutôt pour ceux qui ont été les tas au pillage; aussi les commissaires sont-ils obligés d'accompagner jusqu'aux wagons certains actionnaires titubants.

En route, en route ! Les locomotives hurlent de nouveau et M. Judaël parcourt le troupeau, comme un fidèle chien de berger.

On repart. On vole, cent kilomètres à l'heure, un train du diable !... C'est effrayant, mais c'est gentil ! La volupté de la vitesse ! nous détaillons, nous nous brisons bras et jambes, benoît la compagnie !

A deux heures, le train s'arrête en vue d'Issoudun.

Cinquième travail d'act à traverser, mais à celui-là, c'est du délire ! On en a assez de la locomotion, c'est éreintant, cela rappelle les anciennes diligences dont on sortait moulu, frippé, harassé, ahuri, perclus, abruti. Or, ces fatigues et cet ennui déteignent sur l'admiration en sens contraire de l'effet attendu.

Le tunnel, car cette fois c'est un souterrain, fait four complet, et c'est avec la plus extrême répugnance que chacun remonte en wagon pour s'engouffrer dans une bouche béante.

Le train part de nouveau, et reprend ses allures ferrifantes, les actionnaires en sont mornes de poussière et d'ennui.

— « O Brives, ô Gaillarde ma mie, quand paraitras-tu donc à l'horizon ? s'écrie une voix couragieuse, mais désolée.

— « Encore trois heures ! fait M. Prudhomme d'une voix gouverneuse, mais résignée.

— « C'est écrit ! » ajoute un porte-rosette en montrant l'ordre et la marche du cortège.

Enfin il est quatre heures, le convoi s'arrête, pareil au serpent de la forêt vierge, on finit d'entendre un *chhhhh!* prolongé, vaporeux et humide.

— « Le viaduc de Bourgneuf ! » erient les commissaires sur tous les tons que dame nature a diversément donnés à leur organe.

Ici, M. Judaël, dans une sainte extase, ôte son chapeau.

— « Admirez, messieurs, fait-il avec anction, le

plus beau travail que l'homme ait encore construit de ses mains, aidées de l'or de la confiance ! »

M. Prudhomme s'incline devant cette phrase digne de lui.

— « Bourgneuf, bourgneuf de la Croix, mon esclave s'en aperçoit dit un actionnaire anguleux.

— « Le viaduc, messieurs, s'écrie Judaël, contemplez-le donc ! Il a cinquante-six arches et demie.

— « Pas accéléré, en avant, arche ! » commande M. Prudhomme, qu'à dater de cet instant nous soupçonons de faire partie de comité-directeur.

Chœur des gais : — « O monsieur Prudhomme, un discours, un discours, vous qui parlez si bien !

— « Messieurs, le plus beau discours, le voici ! »

Et le majestueux bonhomme maître du doigt le gigantesque viaduc, l'œil humide et le front suant.

— « Messieurs, ajoute-t-il, songez que du haut de ce monument, qui a dix mètres de plus que l'arc-de-triomphe de l'Étoile, quatre millions vous contemplant ! »

Un hurrah d'enthousiasme accueille ces belles paroles, simples comme l'antique; mais chacun y ajoute ces mots assez significatifs : « Allons d'abord ! »

— « En voiture, messieurs, on repart !

— « Que c'est donc beau, que c'est donc beau ! s'écrie le petit vieux sec, mais c'est nous qui payons ça ! »

Enfin Brives, la ville si désolée, apparaît dans le lointain ! Encore quelques jets de vapeur, encore cent coups de piston et nous arrivons. Satisfaction générale !

— « Ah ! »

C'est en vain que M. le maire, décoré de ses adjoints et d'une écharpe neuve, veut haranguer la foule des actionnaires dont les capitaux ont doublé, quintuplé, milleuplé la valeur de cette gaillarde cité, — personne n'écoute, les yeux sont hagards, les dents se montrent aiguës et terribles, ce ne sont plus des Parisiens, — encore un peu, ils passent à l'état d'anthropophages.

M. Prudhomme, justement effrayé des dispositions de ses compagnons de route, jette un regard effaré vers M. Judaël.

Celui-ci, comprenant l'imminence de la situation, se hâte de donner le signal de la bombance.

On se précipite dans la salle du festin.

A la rescousse ! — Potages aux bisques d'orevisse, au lait d'amandes, au classique et nauseabond tapioca! Saumons, turbots et soles, sauce blanche! Mayonnaise, au karick, à la hourly! Chapons truffés! Becasses en chaud froid! Poulets Marengo! Côtélettes à la Richelieu! Mignons à la Dubarry! Filets à la Robert Peel! Homards à la cardinale! Faisans nature! Sanglier-Gondé! Suprême-Malakoff! Crèmes au k noui! Gelée d'ananas! Beignets d'ananas! Soufflés de monne au parfum du sérail !

Le menu est appétissant, — sur la carte, — mais... appelez un maître d'hôtel : tenue irréprochable, habit noir, cravate blanche, gants *idem*.

Vous avez jeté votre dévolu sur un plat sapecoque nîmois :

— « Mignon à la Dubarry ! faites-vous d'un petit air dégagé.

— « Voilà, monsieur ! »

Vous dégustez en connaisseur, et comme si vous n'aviez mangé toute votre vie que des perdrix à la Cléopâtre ou des diamants à la Buckingham, mais la vérité, l'affreux vérité l'emporte. Vous vous toarnez avec une douloureuse désillusion vers votre voisin de gauche.

— « C'est singulier, mais ces mignons à la Dubarry affectent tout à fait les apparences d'un foie de veau sauté à l'ail et aux tomates.

— « Monsieur, répond l'interpellé d'un air non moins piteux, j'ai demandé un filet à la Robert Peel, et je crois m'apercevoir que je mèche avec difficulté une tranche de gigot, troycaut, aux haricots.

— « Hôreur !

— « C'est sans doute une bevute du monsieur qui m'a servi.

— « Savez-vous quel est ce monsieur ?

— « C'est un administrateur déguisé.

— « Pas possible !

— « Il veut juger par lui-même de l'excès de notre enthousiasme.

— « Alors je vais l'humilier. — Garçon ! »

Le garçon, décoré pour la solennité du titre de maître d'hôtel, s'avance avec empressement.

— « Je désirerais du sanglier-Gondé.

— « Et moi, du suprême-Malakoff, ajoute le voisin.

— « Ces messieurs vont être servis, bonnimit ! »

Les convives se livrent, quelques minutes après, à un examen approfondi des victuilles perdues au milieu de leurs assiettes dorées.

— « Mais c'est du petit-salé aux choux que ce sanglier !

— « Mais c'est une affreuse gibelotte que ce suprême-Malakoff ! »

Un mouvement se produit au milieu de la salle, l'heure des toasts a sonné.

M. Prudhomme se lève, ses mains sur le ventre et fait tourner ses pouces : c'est sa manière de forcer l'inspiration.

— « Messieurs, dit-il au milieu du plus profond tumulte, messieurs... messieurs... les chemins de fer... cette invention... aussi sublime qu'utile, utilitaire... cette conquête de l'homme sur la vile matière... vous l'avez vue, messieurs, vous avez admiré ces travaux, ces amas de pierre et de fer... dont la hardiesse étonne le regard, confond la pensée... enfin, vous l'avez vue... Ah! si c'étaient des Américains, ce chemin eût été construit en huit jours, mais nous, nous! nous! cinq années ont suffi, et encore!... J'ai vu bien des révolutions... mais je n'ai jamais assisté à une fête aussi charmante et qui laissera dans mon cœur le souvenir le plus... le plus... le plus... charmant. »

Cette éloquence de comptoir produit son effet : on s'embrasse, les verres se choquent, le champagne essaie de mousser, et les bouchons, au lieu de sauter, font *ssssss* : mais rien n'arrête l'élan général, tout le monde chante à la fin des milliers d'airs différents.

M. Prudhomme entonne la *Parisienne* en chœur, tandis que M. Judaël, qui a une remise sur l'addition totale, se hâte de faire enlever le dessert fleuri, qui resservira pour une autre inauguration : — ces fruits sont en marbre peint.

On sert le café. En vain tout le monde demande du sucre. Pas de sucre! Un commissaire se dévoue et part immédiatement pour la Guadeloupe par le télégraphe électrique, sans égard pour les épiciers de Brives-la-Gaillarde. Il en enverra cent kilos par la première étincelle.

L'annonce de ce dévouement excite des transports impossibles à décrire.

Pendant qu'on attend du sucre et que la plupart des convives se décide à s'en passer, la nuit est devenue tout à fait noire. Un feu d'artifice éclate. C'est une galanterie des Brivois-Gaillards.

La grande salle de l'hôtel-de-ville s'ouvre. Un orchestre d'amateurs exécute les quadrilles les plus nouveaux dans ces parages.

Mais les actionnaires, qui se précipitent dans le bal, sollicitant des belles Gaillardes la faveur d'une contredanse, éprouvent en corps d'amers déboires. Toutes sont retenues, une seule vieille sans dents n'est pas même disponible.

Les journalistes parisiens, aimables viveurs, ont accaparé d'avance toutes les contredanses et toutes les danseuses.

Les actionnaires furieux en sont réduits à se faire vis-à-vis à eux-mêmes.

Un groupe de mécontents réclame à coucher. Les uns ont des raisons graves pour cela; d'autres ont peur d'être devancés encore de ce côté par les maudits journalistes.

Le journaliste, cette variété du genre *artiste*, est la bête noire du bourgeois.

M. Judaël, dans les lettres d'invitations à la fête, s'est engagé à héberger complètement ses convives; il s'agit donc maintenant de les coucher. Tout a été prévu : les salles de cent couverts des trois auberges de la ville ont été transformées en dortoirs.

Le petit vieux sec se coiffe d'un bonnet de coton par dessus son bonnet de soie noire. Il est émerveillé de toutes ces prévenances, mais pourtant il ne cesse de répéter avec sa bonhomie railleuse :

— « C'est très-gentil, mais c'est nous qui payons tout ça! »

Les élèves du collège ont été renvoyés en congé dans leurs familles, vu la solennité, et aussi afin qu'on pût disposer de leurs dortoirs.

Les journalistes n'ont pas été oubliés : on a voulu leur offrir une chambre à coucher digne d'eux, la salle de dessin du collège. Des modèles de plâtre sont rangés sur des planches au-dessus de leurs têtes de lit. Elles représentent Brutus, Léonidas, Laocoon, Vénus, Minerve, Junon, Adonis, Antinoüs, tous les beaux et belles de l'antiquité qui ont des prétentions à l'estompe et au fusain. A la lueur de deux lampes fumeuses, ces bustes vénérables ont quelque chose de fantastique.

Une idée folichonne traverse la cervelle d'un de ces gazetiers, ancien rapin. Il cherche et furète dans les coins et ne tarde pas à découvrir une boîte de crayons et de pastels. Les bustes sont descendus de leur étagère, puis noircis et colorés avec un art infernal. C'est effrayant de réalisme.

Ces têtes innocentes sont ensuite couchées dans les lits avec le soin qu'y mettrait une mère attentive; et une fois Léonidas et Laocoon jugés bien endormis, chacun s'esquive sans tumulte.

Où diable ont-ils passé le reste de la nuit?

Nul n'a jamais pu le savoir.

Le lendemain, au point du jour, on se retrouve au pied des voitures de première classe.

On va repartir, salué par les acclamations des Gail-

lards-Brivois idolâtres; les Gaillardes, du haut de leurs balcons, jettent des regards de regret à ces fugitifs météores, — quelques-unes même, dit-on, baissent les yeux.

La locomotive mugit. En route! Pendant ce temps, le proviseur du collège, inquiet du sommeil prolongé des journalistes, écoute à la porte de leur dortoir. Comme l'un d'eux l'a prié de ne pas laisser déranger sous aucun prétexte, en homme scrupuleux il n'ose passer outre.

— « Le train est parti, s'écrie-t-il, respectons le sommeil de nos hôtes! »

Cependant il éprouve le besoin d'en parler à M. le maire. Ces deux graves personnages se concertent. L'avis de M. le maire est qu'on serait impardonnable de troubler le repos de ces aimables étrangers.

Les actionnaires volent sur les rails. Cette fois ils déjeuneront à Bourgauf et dîneront à Pithiviers.

A Pithiviers, nouvelle lombance, charcuterie et pâtés d'alouettes, faux jambons de Mayence, faux champagne; mais les discours flamboient de nouveau. M. Prudhomme se surpasse, il est majestueux, entraînant, magnifique. Enfin, il s'écrie :

— « Après mon sabre d'honneur de la garde nationale, ce chemin de fer est le plus beau jour de ma vie! »

Quand on est de retour à Paris tout se noie et se perd dans les profondeurs de la grande ville.

P. S. Huit jours après :

Dépêche télégraphique.

Le proviseur de Brives à M. Judaël :

Les gazetiers reposent encore. Que faire?

Réponse.

Ne réveillez pas le chat qui dort!

Cependant, le bruit court dans Brives-la-Gaillarde que ces pauvres journalistes pourraient bien avoir été empoisonnés à l'aide d'un narcotique quelconque.

La justice, aux aguets, se demande sérieusement si elle doit informer.

THÉO BLANC,
Garde-frein.

UN MOT AUX AMIS EN PASSANT.

Le 5 mai, la *Revue anecdotique* s'occupait du *Diable boiteux de 1823*. La *Revue anecdotique*, qui fait fureur dans la haute société, a reçu le passeport suivant de M. Edouard Thierry dans le *Moniteur universel* :

« Ne touchez pas à la hache! J'ai peut-être tort de toucher à la *Revue anecdotique* qui a l'air le plus inoffensif du monde. Inoffensif, ne vous y fiez qu'à demi! Inoffensif à la façon des *Mémoires secrets* de Bachaumont; inoffensif tant qu'elle s'amuse à taquiner le voisin... C'est un tout petit journal, très-succinct et très-complet, sur toutes les nouvelles de la littérature et des arts. Ouvrez-le, mais à vos risques et périls! Vous vous piquerez peut-être les doigts en l'ouvrant. Je ne réponds de rien, si ce n'est que le mal sera bientôt passé; que la *Revue anecdotique* est un mémorial très-utile et très-curieux des faits et des publications littéraires; qu'on y trouve une foule de curiosités trop dédaignées ailleurs, affiches singulières, prospectus exorbitants, lettres de convocation, lettres de part, toutes les inventions, quelles qu'elles soient, de l'esprit sain ou malade. »

Or voici ce que la *Revue anecdotique* a dit de nous : « Le *Diable boiteux de 1823* paraît deux fois par semaine. La vignette représente ce lutin béquillard s'échappant de sa fiole aux yeux ébahis de l'imprudent bachelier.

« Nous remarquons dans ce journal le commencement d'une sorte de dictionnaire des *Savants en us*, qui dénote un esprit observateur et parfois plus que méchant. L'article a fait du bruit dans un monde auquel la petite presse ne fait pas ordinairement d'aussi profondes entailles, et l'on se perd en conjectures sur son véritable auteur.

« En tout cas, la facture de ces notices révèle une main exercée dans ce genre. »

Je le crois parbleu bien! et les *savants en us* seraient fort heureux de savoir à qui ils ont affaire.

C'est un secret que nous ne trahirons pas.

Le 13 mai, le *Siècle* salue ainsi, à son tour, notre

apparition : « Un nouveau journal politique vient de surgir qui, malgré une lacune généalogique de plusieurs lustres, prétend se rattacher au *Diable boiteux de 1823*. L'ancienne et la nouvelle feuille ont également pour rédacteur en chef M. Eugène de Monglave. »

Non pas, non pas, s'il vous plaît! Dans l'ancien journal Monglave était qu'un simple rédacteur imberbe. Il est le rédacteur en chef, à cheveux blancs, du nouveau. Ne confondez pas! Tant de gens se parent des plumes du paon! N'en augmentons pas le nombre!

Merci, dans tous les cas, à Husson, à Emile de La Bédollière, à tous les vieux amis du *Siècle*!

Nous aurons peut-être l'occasion de leur prouver un jour qu'un bienfait n'est jamais perdu.

NAPOLÉON GALLOIS.

HISTORIETTES

ET

COUPS DE BÉQUILLE.

M^{me} G....., bête et méchante, calomnie son prochain tort et à travers. — « Elle dit des mots de vous, » affirmait-on hier à la bonne et spirituelle M^{me} V... — « Du mal, répondit-elle, c'est possible. Des mots, je l'en défie. »

Louis de Vermont, du *Figaro*, a écrit, ces jours derniers, une délicieuse réclame en faveur de Louis Enault, le plus lettré des voyageurs. « On ne fait jamais mieux ses affaires que soi-même, » disait hier une mauvaise langue, en soutenant que Louis de Vermont et Louis Enault était un seul Dieu en deux personnes.

A propos des mémoires du feu maréchal duc de Raguse qui font tant de bruit par leurs injustes attaques contre tant de célébrités éteintes : « Marmont, a dit une femme d'esprit, s'est embusqué derrière sa tombe pour tirer sur les gens qui ne peuvent riposter. »

Nous devons une annonce à *Figaro*. Exécutons-nous sans remonter!

Dorénavant le journal de notre cousin aura nom *Figaro-commercial*.

Il traitera d'économie politique et sociale.

Il paraîtra tous les jours.

Le prix du numéro restera fixé à 30 c.

Le prix d'abonnement sera de 100 fr. par an.

Etant timbré, il donnera le cours de la bourse et remplira d'annonces ses quatre dernières pages.

Additionnez les lignes, père Legendre, et voyez, la main sur la conscience, si nous vous redevons encore quelque chose!

M. d'Argout se retire décidément sous les hêtres à la campagne où il jouera du pipeau rustique. Depuis longues années, son nez portait ombrage à beaucoup de Parisiens.

C'est hier jeudi, 4 de ce mois, qu'après force réclames laudatives, M. Philoxène Boyer a clos son cours à l'Athénée. Enfin!

Pourquoi M. Monselet, homme d'esprit et de cœur, dont le talent nous est très-sympathique, intitule-t-il ses articles : *Dessus de tabatières*?

M. Monselet, qui sait tant de choses, ne doit pas ignorer que le tabac est un puissant narcotique, cousin germain de l'opium.

Grande nouvelle officielle ! De beaux jours se préparent pour la *Patrie* et pour les Docks Delamarre.

Une ingénieuse combinaison va assurer l'avenir de ces deux entreprises fusionnées.

Tout achat dans les Docks, d'un franc au moins, sera enveloppé dans le numéro du jour.

Un achat de deux francs au moins donnera droit au numéro du jour et à celui du lendemain.

Pour un achat d'au moins trois francs, on aura les numéros du jour, du lendemain et du surlendemain.

Et ainsi de suite.

Pour tous les articles non signés,

Le rédacteur en chef :

EUGÈNE DE MONGLAVE.

ANNONCES.

LES TRIBUNAUX

SEMAINE JUDICIAIRE,

JOURNAL PARAISSANT UNE FOIS PAR SEMAINE.

Prix de l'abonnement :

Paris, un an, 5 fr. — Départements, un an, 6 fr. — Angleterre, un an, 9 fr. 75 c.

Le numéro : 10 centimes.

On s'abonne au bureau du Journal, rue du Pont-de-Loi, 5.

A PARIS.